

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

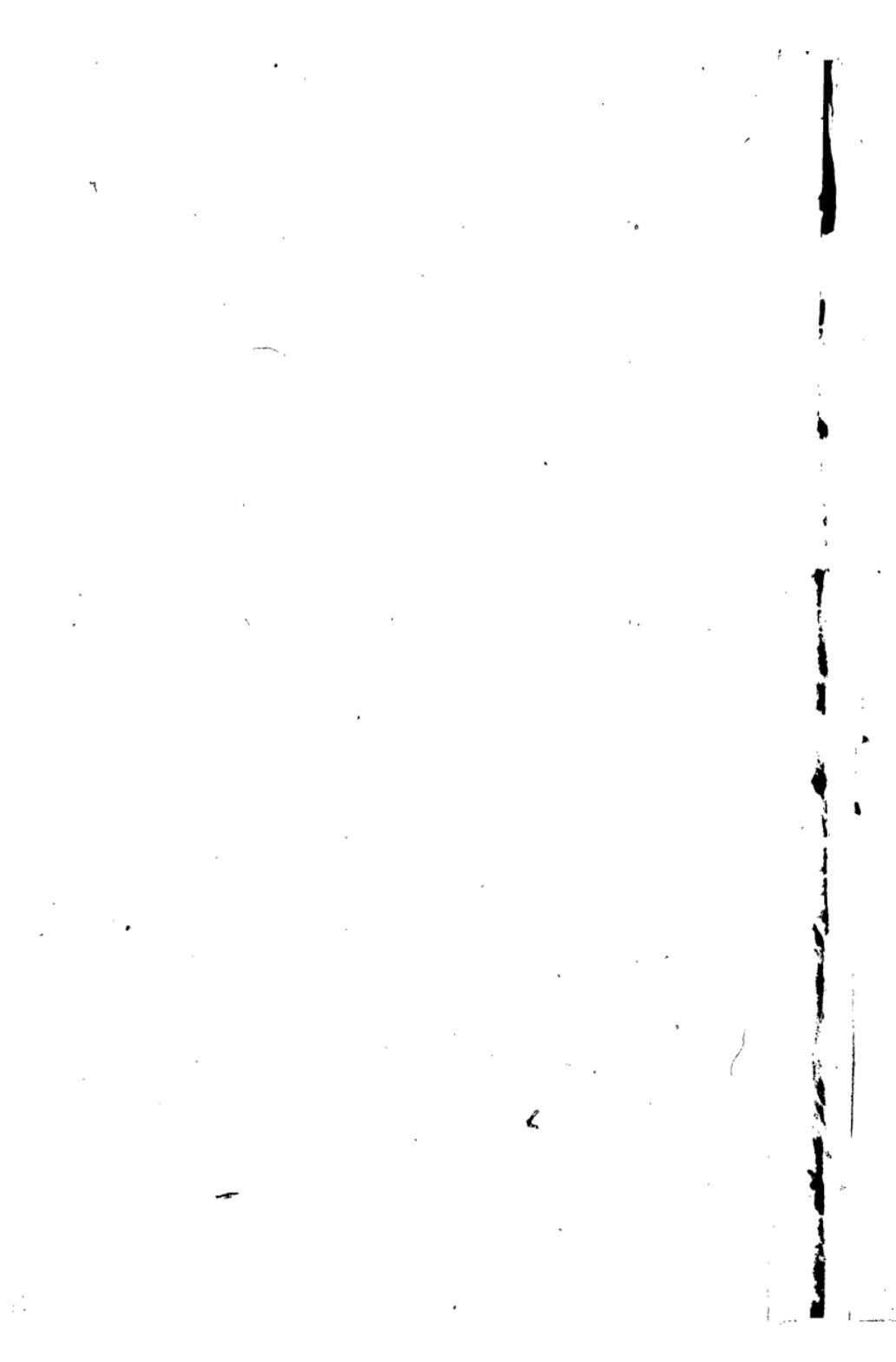
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



DE
L'AMÉRIQUE
ET
DES AMÉRICAINS,
OU
OBSERVATIONS CURIEUSES
DU
PHILOSOPHE LA DOUCEUR,

*QUI a parcouru cet Hémisphere pendant la
derniere Guerre, en faisant le noble métier
de tuer des Hommes sans les manger.*



A BERLIN,
Chez SAMUEL PITRA, Libraire.

M. DCC. LXXII.



PRÉFACE.

*I*L y a quelques jours qu'une personne me fit ces questions. La description que Mr. de P** . a faite de l'Amérique, dans ses Recherches philosophiques, est-elle donc vraie ; & les Américains sont-ils aussi misérables qu'il le dit ? --- Non, ai-je répondu. --- Dom Pernety a donc raison ? --- Oui. --- Mais Mr. de P** . a fait une Défense qui renverse la Dissertation critique de Mr. l'Abbé : l'avez-vous lue ? --- Oui, la Défense ne vaut pas mieux que les Recherches ; elle n'en est qu'une répétition. --- Cela me surprend ; Mr. de P** . est un homme d'esprit ; il n'y a pas d'apparence qu'il avance des choses qu'il ne puisse bien prouver. --- Mr. de P** . est sans doute un homme d'esprit ; mais un homme d'esprit peut fort bien l'avoir de travers, & être dans l'erreur ; surtout, quand il écrit sur des choses qu'il n'a pas vues de ses propres yeux ; & Dom Per

nety, le prenez-vous pour un Sor? -- Non ; mais sa *Dissertation sur les Recherches philosophiques*, est plutôt un discours académique, une apologie de l'Amérique & de ses habitans, qu'une réfutation complète ; il n'a fait que généraliser les faits dont Mr. de P** a donné des preuves bien détaillées du contraire.

-- Mr. de P** n'a rien prouvé, il s'en faut de beaucoup ; ses citations, & les conséquences qu'il en a tirées à perte de vue, ne sont rien moins que des preuves : & puis les trois quarts & demi ; & les trois quarts de l'autre demi-quart de son livre, ne sont que des discussions physiques, métaphysiques, d'histoire naturelle, retournées avec érudition, & qui avoient déjà été tournées & retournées vingt fois par vingt Auteurs différens : car, vous savez qu'aujourd'hui nos faiseurs de livres ne brillent guere par l'esprit d'invention : toutes les sciences se réduisent à compiler, à faire un gros volume d'un petit, à transmuier des mots & des phrases : Pierre a dit jus-verd, & Paul

P R É F A C E. †

Aira verè jus. Peu d'Auteurs ont pour but l'utilité publique ; la plupart ne cherchent qu'à se faire un nom, de la réputation, & n'en acquierent souvent que chez les Sots.

*Je suis bien éloigné de mettre Mr. de P** dans ce cas ; à Dieu ne plaise : il a produit du neuf dans ses Recherches ; comme, par exemple, que le Japon pouvoit bien avoir été peuplé par des Tartares du Tibet ; ce qui étoit très-important & très-utile à savoir ; mais il n'a pas été aussi heureux par rapport aux Américains — Vous ironisez ; parlez-moi sérieusement : quel pays est donc l'Amérique, & quels hommes sont les Sauvages ? — Dom Pernety vous les a fait connoître, un peu superficiellement à la vérité ; car il s'en faut bien qu'il ait réfuté Mr. de P** dans toutes ses assertions. — Oserai-je vous prier de me faire le plaisir de me donner quelques lignes à ce sujet — Je le ferai volontiers pour vous obliger ; mais je ne toucherais que légèrement sur ce que Dom Pernety a déjà dit dans sa Dissertation ; &*

je vous parlerai de bien des choses curieuses dont il n'a pas fait mention, parce qu'apparemment elles étoient trop croustillieuses pour un homme de son état : en un mot, je vous ferai connoître l'Amérique & les Américains tels qu'ils sont. Je n'ai pas l'honneur de connoître ces deux Messieurs, ni celui d'en être connu ; la vérité seule guidera ma plume ; elle ne tracera rien en physique & en morale, que ce que j'aurai vu par mes propres yeux. Quant aux autres idées qui s'échapperont du creux de mon cerveau, vous les regarderez, si vous voulez, comme ces bulles de savon, que les enfans soufflent avec un fleu de paille.

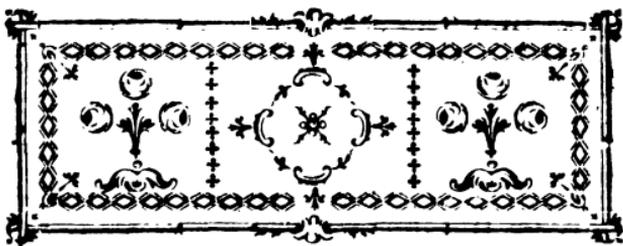
— *Ne vous êtes-vous pas aperçu, dans la Dissertation de Dom Pernety, qu'il avoit trempé sa plume dans le vinaigre ? — Oui ; mais Mr. de P** a écrit ses Recherches philosophiques avec du fiel, & sa Défense n'a pas été écrite avec du miel ; ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il l'a conclue par dire que Dom Pernety fait des injures, & qu'il faut les lui pardonner, au lieu de se souve-*

nir que la tirade indécente qu'il a faite contre les Bénédictins, avoit donné l'impulsion à la plume de Mr. l'Abbé ; & que ce Religieux en avoit été offensé avec raison. Tout le monde aujourd'hui tombe sur les Moines ; on les regarde comme les Marin-gouins de la société politique : mais les Bénédictins doivent être distingués des autres : ils méritent l'estime de tous les honnêtes gens , & il seroit à souhaiter qu'il n'y eût jamais eu d'autres Moines qu'eux. Les Bénédictins sont les premiers Cénobites qui ont adouci les mœurs sauvages de ces Conquêteurs barbares qui ont envahi les débris de l'Empire Romain en Europe ; ils sont les premiers qui ont défriché les terres incultes, marécageuses, & couvertes de forêts, de la Germanie & des Gaules ; leurs Couvens ont été l'asyle des déplorables restes des sciences, jadis cultivées par les Grecs & les Romains ; ils ne doivent leurs richesses & leur bien-être, qu'à leurs bras & à la générosité des Souverains : il est bien juste d'en laisser jouir leurs Successeurs sans envie,

D'autant plus que ce sont les Religieux du Monde, les plus généreux & les moins intéressés.

--- *Quoi, vous, un Hérétique! faire l'Apologie de ces Moines? je ne m'y attendois en vérité pas: ils vous ont bien de l'obligation. --- Je ne vois pas qu'ils doivent m'en avoir aucune pour cela; je rendrois justice aux Calouyers Turcs, comme je la rends aux Bénédictins; la différence des opinions religieuses parmi les hommes, doivent-elles donc les diviser au point de s'entre-déchirer par des calomnies aussi indécentes qu'injustes? J'aime tous les hommes, quelque Religion qu'ils professent; cela m'est égal. Je ne voudrois pas égorger un chevreau pour leur conversion, si la mort de cet animal avoit la vertu de pouvoir les forcer à être de ma croyance; mais je donnerois volontiers mon sang, pour les rendre meilleurs & plus heureux.*

Bon soir, votre serviteur,
portez-vous bien,



DE
L'AMÉRIQUE
ET
DES AMÉRICAINS.



CHAPITRE I.

Pour démontrer qu'une chose a dégénéré, on doit commencer par prouver qu'elle a excellé antérieurement dans sa qualité naturelle.

 **L'**AUTEUR des Recherches philosophiques sur les Américains, dit qu'il a été occupé pendant neuf ans à la composition de son livre : je le plains de tout mon cœur, d'avoir employé tant de tems aussi inutilement, quant à son objet, puisque je ne vois

pas quelle utilité le public retirera de cet ouvrage ; il servira tout au plus à amuser quelques lecteurs , en les induisant en erreur : ce n'est pas qu'il n'y ait de l'érudition , de très-bonnes choses , & quelques vérités incontestables ; mais j'aimerois mieux m'être occupé à méditer pendant vingt ans à rechercher les moyens de faire croître deux épis de bled , là où il n'en croît qu'un , que d'avoir employé six mois à faire les Recherches philosophiques de Mr. de P** . ; & si j'entreprends ici de les relever , c'est par manière de récréation , d'autant plus que je n'emploierai guere plus de tems à mes observations , que celui que cet Auteur dit , que Dom Pernery a mis à faire sa Dissertation.

Si , au lieu de s'être occupé à des Recherches si pénibles , dans son cabinet , pendant neuf ans , en dépeçant & en compilant les livres des Relateurs , l'Auteur eût employé seulement trois ans à voyager & à rechercher en Amérique , il y auroit acquis des connoissances plus certaines , & son esprit chercheur , nous eût assurément crayonné le tableau des Américains avec des

traits bien différens de ceux qu'il nous a tracés.

De dix millions d'Européens qui ont passé & repassé depuis deux siècles en Amérique, il n'y en a peut-être pas dix qui aient réfléchi en philosophes sur ce qu'ils ont apperçu : cependant, nous avons quelques relations, dont les détails s'écartent peu de la vérité ; mais elles ont été rejetées avec mépris, par Mr. de P* *, parce qu'elles ne s'accordoient pas avec son système dégénérateur, & qu'elles avoient été écrites, dit-il, par des imbécilles, des soldats, des matelots, des aventuriers, ou des Moines ignorans ; & il ne veut croire que les géometres académiciens, &c. Mais malheureusement, le peu de ces Messieurs qui ont voyagé en Amérique, n'en ont vu qu'un coin, & n'ont pas toujours su distinguer les objets qu'ils fixoient, comme je le ferai connoître ci-après.

Au reste, à peine connoit-on la vingtième partie de ce vaste terrain ; & celui que les Colons Européens occupent, n'est assurément pas le meilleur ; ils se sont presque tous cantonnés sur les côtes & dans les isles,

afin de profiter des avantages de la navigation & du commerce.

J'ai parcouru l'Amérique Septentrionale & une partie de la Méridionale, pendant la dernière guerre; j'ai pénétré assez avant dans les terres en quelques endroits: j'ai été aux Antilles, aux isles Caraïbes: j'ai aussi parcouru une partie des côtes de l'Afrique. J'ai mis les pieds à la Chine; car les Européens ne peuvent y pénétrer plus avant qu'à Quantong; mais quand on a vu une ville de la Chine, & ses habitans, on les a tous vus. J'ai vu encore une partie des Indes, & depuis le Golfe Persique, j'ai fait le trajet par terre jusqu'à Constantinople. Tout cela, dans l'espace d'environ cinq ans. Ainsi, ce que je dirai ici, n'aura pas été compilé dans les livres des Relateurs. Je m'imagine bien, que Mr. de P** y ajoutera peu de foi; n'importe: ce n'est pas pour le convaincre que j'écris; lui & ceux qui ne voudront pas me croire, pourront aller se promener en Amérique.

Le but principal de cet Auteur, étoit de démontrer que le sol du terrain de cet hémisphère, ses productions, les hommes, &

les animaux qui l'habitent , avoient dégénéré ; & dégénèrent encore. Le mien , est de démontrer que rien n'a dégénéré , au contraire.

Pour démontrer qu'une chose a dégénéré , on doit commencer par prouver qu'elle a excellé antérieurement dans son espece naturelle. Or , je doute que Mr. de P** puisse prouver que le terrain de l'Amérique , ses productions , son climat , ont jadis été meilleurs qu'à présent ; que les Américains indigenes , ont été barbus , plus forts , plus braves , plus beaux , plus amoureux , plus spirituels , plus industrieux , &c. qu'ils ne le sont actuellement ; enfin , que les différentes especes d'animaux indigenes , y ont été plus grosses & plus féroces : car , de dire que quelques colons , quelques animaux , quelques plantes exotiques , souffrent , & ne réussissent pas en certains endroits , où l'air & le sol du terrain sont mauvais , cela n'est pas une preuve que tout dégénere dans toute l'étendue de cet hémisphère : toutes les productions réussissent-elles également bien dans les différentes parties de l'Europe ? La moitié des terres de l'Allemagne & de la France , ne sont

pas propres à la culture du froment. La vigne de la Bourgogne dégénere par-tout ailleurs où on la transplante. Les vignes de la Champagne ne donneroient que des vinaigres en Normandie, en Bretagne, ou en Flandres. Au Cap de bonne Espérance, où tout réussit assez bien dans un petit canton, l'avoine y dégénere : la premiere récolte ne peut servir à ensemercer pour la seconde, elle ne produiroit rien.

Si j'avois à démontrer que la nature d'un terrain, ou d'un pays & celle de ses habitans, a entièrement dégénéré, je prendrois l'Egypte, & une partie de l'Asie méridionale pour exemples : une infinité de monumens de toute espece en fait preuve. L'Egypte, jadis si fertile en tout genre, le berceau de l'agriculture, des sciences & des arts, n'est plus aujourd'hui qu'un cloaque, en comparaison de ce qu'elle a été ; un désert stérile, couvert de marais & de fables ; & le peu de descendans qui restent de ses anciens habitans, sont des animaux si stupides, si grossiers & si méchans, que j'aurois honte de les mettre en parallele avec les sauvages les plus sauvages de l'Amérique.



CHAPITRE II.

E'Opinion, que Dieu, en créant Adam en Asie, a aussi créé d'autres hommes dans les autres différentes parties de la terre; est pour la raison, sans être contraire au dogme du Christianisme.

LES Théologiens regardent comme une hérésie d'agiter la question : Si Dieu, quand il fit le monde, n'a pas créé plusieurs hommes à la fois, de différentes especes, quant à la figure, la couleur, &c. Je n'y vois cependant rien de contraire à la foi chrétienne : je respecte le chapitre sacré de Moïse, sur la création ; il est le fondement sur lequel est élevé l'édifice de la Religion Chrétienne, & mon intention n'est assurément pas de le saper. La divine morale de Jesus-Christ est gravée au fond de mon cœur ; mais je ne suis pas Chrétien comme les Buffons & leurs semblables ; je ne fais pas allier ma foi avec ma raison ; quand elles ne sont pas d'accord.

Quand le Créateur forma le Globe que

nous habitons, il répandit les différens germes des végétaux & des animaux sur toute sa surface : la semence du gramin, le gland du chêne, &c, n'ont pas été emportés par le vent, depuis l'Asie jusqu'en Amérique. Les deux hémispheres ont toujours été séparés par un vaste Océan ; ce qui le prouve, c'est qu'il y a une multitude d'animaux en Amérique de différentes especes, absolument inconnues dans les trois autres parties du Globe, & qui ne se sont jamais mêlées ; une quantité de plantes végétales, qui ne ressemblent en rien à celles de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe.

Dieu a créé Adam & Eve dans le Paradis terrestre, jardin magnifique, situé dans un coin de l'Asie, comme le rapporte Moïse. De ce peuple, est sortie la race des hommes, la plus belle, la plus parfaite ; en un mot, la postérité d'Abraham, son peuple chéri, pour lequel tous les divins Mysteres ont été opérés ; je crois tout cela : mais pourquoi ne croirai-je pas aussi, qu'il a créé en même tems, dans les autres différentes parties de la terre, des hommes, &c. de différentes phyfionomies, de différentes

couleurs, dont les organes de la nature & de la raison ont été gradués; de l'Arabe au Chinois, du Chinois au Tartare Kalmouck; de celui-ci au Samoïde, du Samoïde au Lapon; du Lapon au Nègre, du Nègre au Pongos, &c. car, je regarde ces deux especes, comme les dernières de toutes celles qui existent sur le Globe, quoiqu'on place le Pongos au rang des bêtes, parce qu'il ne parle pas: les Américains imberbes, couleur de cuivre, &c. sont les seuls de leur especes, dans leur hémisphère. Je crois, par conséquent, que chacune de ces especes que je viens de nommer, est aussi indigene dans le pays qu'elle habite, que l'herbe qui y croit; cette opinion est selon la raison, sans être contre la foi, comme je le prouverai tout à l'heure; & malgré les différentes nuances, causées par le mélange de ces peuples, dans les physionomies & les couleurs, un habile naturaliste saura toujours bien distinguer les especes provenues de ces mélanges, d'avec les primitives.

Il n'est pas vrai, comme le dit Mr. de P**^{es}, que les familles Arabes qui se sont établies sur les côtes de l'Afrique, de la Caffre-

rie, &c. soient devenues, par la chaleur du climat, semblables aux naturels du pays ; il n'y a que ceux qui se mêlent avec les Noirs qui en prennent les nuances : mais les Arabes qui ne se sont pas mêlés, conservent leur couleur, leur nez aquilin, leurs cheveux plats & bruns, & leur longue barbe, de même couleur, pour laquelle ils ont beaucoup de vénération ; en un mot, je n'ai vu aucune différence entre les Arabes de Madagascar, qui y sont établis depuis plus de huit cens ans, & ceux que j'ai vus à Balfora.

Il n'est pas vrai non plus que les Negres deviennent blancs dans les climats froids & tempérés, à moins qu'ils ne se mêlent avec les naturels. Il y a plusieurs familles Négroïses qui se sont perpétuées entr'elles dans l'Amérique Septentrionale, depuis plus de 150 ans ; je n'ai pas appercu le moindre changement dans leur couleur, ni dans leur physionomie. J'ai examiné ces deux faits avec d'autant plus d'attention, que je connoissois déjà les sentimens de Mr. de Buffon à cet égard.

Mr. de P** traite de fable ce que la Peyroïre assure, qu'on trouve des Esquimaux

aussi noirs que les Nègres du Sénégal : j'en ai vu trois qu'on avoit amenés à Louisbourg du Cap-Breton, d'une noirceur naturelle, aussi éclatante que du velours ; je les ai touchés & frottés : donc la chaleur ne fait pas les hommes noirs ? Cet Auteur dit, qu'il faudroit donc croire que les Espagnols & les Portugais, sont d'une race différente que les Suédois ; cela pourroit bien être ; mais je lui dirai que non ; que les Espagnols & les Portugais se sont noircis en se mêlant avec les Maures d'Afrique ; & cela est si vrai, qu'il y a quantité de personnes très-blanches, dont les familles sont établies en Espagne & en Portugal, depuis plus de six cents ans, c'est-à-dire ; du tems des Croisades.

Mr. de P** dit encore que les naturels de l'isle de Ceylan, qui sont répandus dans les campagnes & sur les plages découvertes, y ont le visage couleur de cuivre jaune, & que ceux qui restent dans leurs cabanes, ont le teint blanc comme les Italiens. Il a voulu dire sans doute, comme les Seigneurs & Dames d'Italie ; car, pour ce qui est du peuple de la campagne, il a aussi le teint cou-

leur de cuivre jaune ; mais assurément , les enfans de ces payfans de l'isle de Ceylan , ni les enfans des payfans Italiens , ne deviennent pas couleur de cuivre jaune , comme les négrillons deviennent noirs deux ou trois jours après être sortis du ventre de la mere , sans même avoir été exposés à l'air.

Non , non , les Hollandois & les autres Colons de différentes nations Européennes , établis au Cap de bonne Espérance , depuis long-tems , ne sont pas devenus des Hottentots , ni des Caffres ; pas plus que les François établis à Madagascar , aux isles Bourbon & Mascareigne , ne deviennent des Noirs.

Quiconque n'étudiera la nature que dans son cabinet , ne la connoitra jamais , & n'écrira qu'un Roman au lieu d'une Histoire.





CHAPITRE III.

Continuation du précédent. Les Américains ne peuvent participer aux mystères du Christianisme. Décision d'un Concile à ce sujet. Idée qu'ont les Sauvages de l'Être-Suprême qu'ils appellent Grand-Esprit.

ON me dira peut-être que Moïse n'a fait aucune mention que Dieu ait créé d'autres hommes qu'Adam : à cela je répondrai que Moïse pouvoit fort bien l'ignorer. Dieu l'avoit fait dépositaire & secrétaire des sacrés Mystères qui regardoient son peuple chéri seulement : les autres peuples n'étoient pas de son département. Ils étoient abandonnés à leur propre conduite, & aux passions inhérentes à leur propre nature. Et comme les Calmoucks, les Negres, les Américains, &c. ne sont point descendus d'Adam & d'Eve, ils n'ont pas eu part au péché de ce premier couple, ni par conséquent à la Rédemption. Il ne faut donc pas être surpris, si Dieu n'a pas donné à ces peu-

peuples la foi pour les Myſteres de notre ſainte Religion : cela eſt ſi vrai , qu'effectivement le Clergé Eſpagnol , aſſemblé en un Concile , a décidé que les Américains n'étoient pas dignes d'y participer. Un pere de ce Concile , y dit même aſſez éloquemment , que jamais l'Amérique n'avoit été faite pour être Chrétienne , parce qu'elle ne produiſoit pas de vin pour dire la Meſſe. Mais la *Propaganda fide* en a décidé autrement ; elle veut qu'ils ſoient Chrétiens , malgré qu'ils en aient , & ſans qu'ils ſachent pourquoi ; du moins ceux qui ſont ſous la domination des Eſpagnols & des Portugais : mais ils ſont très-peu de progrès , parce qu'on n'aime guere la Religion de ſes perſécuteurs : il y en a beaucoup cependant qui ſe ſont Chrétiens par politique ou par intérêt ; mais ils ne connoiſſent pas plus la Religion qu'ils embrasſent. que le ſyſtème des mouvemens de la Sphere & des révolutions des Planetes.

Au reſte , les Proceſſions comiques que le Clergé fait au Pérou , pour attirer l'attention des Indiens , ſe font de même en Eſpagne , où les peuples ſont auſſi bêtes qu'en Amé-

rique; à Bruxelles, Capitale du Brabant, il se fait tous les ans une grande Procession dans le même goût; & je défie qu'on puisse voir une Comédie plus ridicule & plus indécente. Les Espagnols ont laissé bien d'autres cérémonies aussi peu censées dans les Pays-Bas.

Les autres Missionnaires qui sont répandus dans l'Amérique Septentrionale, ne réussissent pas mieux avec les Sauvages. Quelques Ministres du Saint Evangile se sont aussi mêlés de les endoctriner; mais avec aussi peu de fruit: tant qu'ils leur ont parlé de nos Mystères incompréhensibles, sans la foi, il n'y ont rien compris; mais lorsqu'ils leur ont débité la pure morale de Jesus-Christ, ils l'ont fort bien comprise, & ont répondu que si cela s'appelloit être Chrétien, ils l'étoient déjà un peu sans le savoir; tant cette divine morale est d'accord avec la raison même, chez les hommes les plus sauvages. Ils objectoient seulement, qu'ils ne pouvoient pas aimer leurs ennemis comme eux-mêmes, quand la hache étoit levée, c'est-à-dire, lorsqu'ils étoient en guerre: mais que quand le Calumet de paix avoit

été accepté, ils ne les tuoient plus, ne leur déroboient plus rien, & les aidoint dans le besoin; qu'il y avoient entr'eux quelquefois des querelles & des inimitiés; mais que les Anciens savoient toujours les accommoder, & qu'ils étoient alors freres & bons amis; que quand un voyageur étranger se présentoit chez eux, ils partageoient de bon cœur leur nourriture avec lui.

Mr. de P** dit que les Sauvages adorent aujourd'hui un caillou, demain un arbre, ou la dépouille d'un castor.

Ce ne sont assurément pas ces choses qu'ils adorent; ils les présentent seulement au Grand-Esprit, en le remerciant du bien qu'ils en retirent: car j'ai oui dire à des vieillards Illinois, que le Grand-Esprit a tout fait, & qu'il est le maître de tout; mais qu'il y a un autre Esprit, moins grand, mais si méchant, qu'il fait continuellement du mal aux hommes, s'ils n'ont pas soin de lui offrir quelquefois des pelleteries ou autre chose.

Je n'ai jamais vu les Sauvages de l'Amérique adorer un caillou; mais s'ils le faisoient, ce seroit sans doute dans le même esprit que ceux du Madagascar, qui adorent un grillon.

Renefort, Secrétaire du Conseil du Commerce, surpris de ne pas trouver des principes de Religion développés chez les Madagascarois, voulut savoir d'un de leurs Savans sur quoi ils fondoient l'adoration d'un aussi vil animal qu'un grillon. Un Ombiaffe, qui est un Savant du pays, lui répondit fort gravement, que dans le sujet ils respectoient le Principe, & qu'il falloit déterminer un objet pour fixer l'esprit. Renefort, dans l'admiration de cette réponse, lui demanda si le soleil ne lui paroïssoit pas plus adorable que son grillon. Il me le paroît tout autant, dit le Docteur; & ramassant un caillou: Dans cette pierre que tu vois, ajouta-t-il, le soleil est tout entier; & plus l'objet paroît humble, plus il représente le véritable Etre; la nature s'ouvre pour l'expliquer elle-même; un rayon de lumière qui anime cet Etre unique, s'épanchant de tout côté, pénètre tous les sujets: il y a, à la vérité, moins d'éclat dans les plus simples; mais, par cette raison même, il y a plus de sa vertu.



CHAPITRE IV.

Du terrain de l'Amérique, & de ses productions naturelles.

MR. de P** dit que l'air de l'Amérique est humide & mauvais ; que la terre y est inféconde & remplie de marécages.

Il y a sans doute du mauvais terrain & des endroits marécageux où l'air n'est pas sec, comme il y en a sur tout le Globe ; mais, proportion gardée, le terrain y est généralement meilleur que celui de notre hémisphère ; on n'y connoît pas de vastes déserts sablonneux, & des bruyeres immenses, comme on en rencontre en Asie, en Afrique, & même en Europe.

La terre y est meuble & féconde quand on la cultive bien. Les Colons du Septentrion envoient aujourd'hui des bleds en Europe, & nourrissent la plupart des isles Caraïbes, dont les terres ne sont employées qu'à la culture du sucre, de l'indigo, &c.

Les indigènes de l'Amérique Méridionale & Septentrionale, ont cultivé le maïs en tout tems, quoique l'Auteur des Recherches Philosophiques dise qu'il y avoit vingt Provinces où il n'étoit pas connu : c'étoit sans doute des Provinces désertes ; encore y en croît-il naturellement, dans la plupart de ces endroits ; mais il est plus petit que celui que l'on cultive : toutes les productions de la terre ne se bonifient que par la culture. Les Américains en cultivent autant qu'ils en ont besoin, sans beaucoup de peine. Les Sauvages se contentent de lever le gazon ; ils font des trous dans la terre avec un bâton, à un demi-pied de distance les uns des autres, & jettent un grain de maïs dans chaque trou. Un grain en produit ordinairement entre deux cens cinquante à trois cens autres.

Cette précieuse denrée, dont on néglige mal-à-propos la culture en bien des endroits en Europe, mais dont une bonne partie de l'Italie se nourrit aujourd'hui, est pour le produit, la première de toutes les graines de Cérès ; & pour le goût & la bonté, si elle est au dessous de notre froment, elle l'emporte

sur le seigle & sur le bled sarrazin : mais il y a une méthode d'en faire du pain , inconnue en Europe. Les Sauvages se contentent de piler ce grain dans un mortier de bois ou de pierre, en font une pâte, qu'ils font cuire au four ou sous la cendre; ils le mangent aussi en bouillie, & quelquefois ils se contentent de le griller sur la braise : tout cela est bon pour des estomacs sauvages, qui sont bien plus robustes que ceux des Européens civilisés.

Le manioc, dont Mr. de P** fait un si dangereux poison, ne l'est pas autant qu'il le dit, à moins qu'on ne le laisse croupir & fermenter dans son eau, en faisant la cassave; alors le Diable n'en mangeroit pas, quand il creveroit de faim : ainsi il ne peut pas faire de mal; & j'ai vu des Sauvages en manger en racine, en sortant de terre.

La cassave est une excellente nourriture; on en fait de la pâtisserie délicieuse & très-délicate.

On a transporté le maïs & le manioc sur les côtes de Guinée, & en plusieurs endroits de l'Afrique; & les Nègres, bien plus misérables que n'ont jamais été les Sauvages.

de l'Amérique, s'en trouvent très-bien.

Il y a, en outre, dans les deux Amériques, quantité de patates, de racines bulbeuses & de pommes de terre de différentes especes, grosses comme les deux poings, qui, cuites sous la cendre ou au four, sont préférables à notre meilleur pain; du moins la plupart des Colons les préfèrent-ils: j'en mangeois aussi plus volontiers.

On fait des trajets de sept à huit cens lieues dans un terrain ferme, d'un air pur & sec, dans les plus belles forêts & les plus belles prairies du monde, remplies de beaux arbres de toutes especes, & notamment de foyards, qui portent des gouffes de la grosseur de nos noix, & qui sont très-bonnes à manger: je les préfère à nos amandes douces, & j'en ait fait faire de l'huile qui valoit mieux que celle que nous faisons avec de mauvaises olives. Il y a aussi des cantons où il ne manque pas de noyers & de châtaigniers: les châtaignes sont petites en bien des endroits; mais généralement les nôtres ne sont guere plus grosses. Il ne faut pas confondre les marrons avec les châtaignes; la grosseur des premiers est la production de l'industrie.

Dans les forêts de l'Amérique Méridionale, & dans quelques isles, on trouve beaucoup de fruits aqueux & rafraîchissans. Je ne m'amuserai pas ici à en spécifier le nombre & les qualités; cela me mèneroit plus loin que je ne veux aller. On ne doit assurément pas douter que, quand le terrain de la Germanie étoit sans culture, il ne fût incomparablement plus mauvais que le plus mauvais de l'Amérique: il n'y avoit que du gland, des pommes sauvages & des pignons: mais alors cette partie de l'Europe n'étoit presque pas habitée, sinon par quelques chasseurs qui ne vivoient que de gibier; & ce ne sont assurément pas ces chasseurs qui sont les peres des premiers Germains. La population ne s'y est faite que des Colons Gaulois qui sont venus s'y établir, en apportant avec eux les productions de leur climat. Les Gaules, quelque siècles auparavant, avoient été dans le même cas; toutes ses productions étoient exotiques; elles y furent transportées de l'Asie, de l'Étrurie, &c. mais il ne faut pas croire que ces productions étoient aussi bonnes, & que le terrain étoit aussi fertile, il y a douze à quinze siècles seulement, qu'aujourd'hui

qu'aujourd'hui ; ce n'a été qu'à force de culture qu'on y est parvenu : par exemple depuis vingt-cinq à trente ans, on a rendu les vins de Bourgogne & de Champagne infiniment meilleurs qu'ils n'étoient. Il en sera de même en Amérique ; & dans la suite des tems , on y trouvera , ainsi qu'en Europe , des cantons favorables à toutes sortes de productions , même pour la vigne.

C'étoit une opinion reçue , il y a deux mille ans , & cette opinion est vraisemblable , que les premiers Bretons & Germains étoient enfans des Gaulois , & que les premiers Germains étoient les peres des premiers Danois & Suédois : ainsi tous ces pays , comme je l'ai déjà dit , ne se sont peuplés , dès les premiers tems , que peu à peu & par colonies , comme les Gaules avoient été peuplées elles-mêmes par les Asiatiques , les Grecs , les Etrusques , &c. mais je doute que , du tems de Tacite , toute l'Europe ait été aussi peuplée que l'Amérique , lorsqu'on en fit la découverte , proportion gardée à la grandeur du terrain , & à l'état sauvage de ses peuples. Il n'en est pas de même de l'Amérique ; tout y étoit

indigene, hommes, animaux & végétaux. De bons calculateurs se sont occupés à faire le dénombrement des différentes Nations connues, & de celles que l'on ne connoît que par le rapport des uns & des autres : ils ont trouvé qu'on pouvoit compter quatre vingt-dix millions d'indigenes, & qu'il y en avoit le double, avant que les Européens eussent mis le pied en Amérique. Cette population, eu égard au pays & à la vie agreste de ses peuples, étoit suffisante pour que les peuples y pussent vivre commodément dans cet état : plus nombreux, les peuples y eussent vécu plus difficilement.

Qu'un déluge postérieur à celui de Noé, ait été cause que les peuples de l'Amérique sont restés plus long-tems dans l'état sauvage, cela ne paroît pas vraisemblable ; & cette raison n'en seroit pas une, pour dire que tout a dégénéré, pas plus que l'Asie, après le déluge de Deucalion. Quelques parties de terrain en auront sans doute été gâtées ; & une infinité d'hommes & d'animaux y ont péri ; cela est indubitable.

L'Auteur des Recherches philosophiques dit que le bois de chêne n'a pas de dureté

en Amérique : il peut y en avoir de cette qualité, comme il y en a en Europe ; mais s'il a voulu insinuer par-là , que tous les bois étoient tendres & poreux en Amérique, il s'est bien trompé : le bois de campeche , ou de Brésil , qu'on transporte en Europe pour les teintures, est presque aussi dur que le fer ; & il y en a une infinité d'autres especes qui le sont autant : le foyard & le hêtre y sont aussi compactes qu'en Europe, & leurs racines ne courent pas sur la superficie de la terre, mais s'enfoncent bien profondément ; de quoi se plaignent les Colons, parce qu'ils ont beaucoup de peine à les déraciner en défrichant.

J'ai vu des arbres en Amérique, d'une grosseur monstrueuse : j'ai oublié le nom de l'espece ; mais j'en mesurai un qui avoit dix-sept pieds de diametre ; les branches de ces arbres retombent en bas en forme de voûte, reprennent racine, remontent en haut, puis retombent en bas, cinquante à soixante fois successivement, en sorte qu'il y en a qui ont une demi-lieue de circonférence.


 CHAPITRE V.

La facilité qu'ont eue les Américains de se procurer les choses nécessaires à leur nourriture & à leurs vêtemens, les a retenus dans la vie sauvage.

QUAND Mr. de Montesquieu a dit que la facilité de se procurer la nourriture, avoit retenu les Américains dans un état sauvage, il n'a pas dit une absurdité, comme se prétend l'Auteur des Recherches philosophiques, qui n'étoit assurément pas aussi bien informé que ce grand homme, lequel peut bien s'être quelquefois trompé, parce qu'il n'y a pas d'homme infallible ; mais dont on peut dire, avec justice, qu'il étoit le moins faillible de tous.

La quantité immense de gibier de toute espece qu'il y avoit autrefois dans cet hémisphère, y fournissoit la nourriture aux hommes avec abondance, & des peaux pour se vêtir ; les rivières & les lacs y sont très-poissonneux, & les productions végé-

tales fournissoient au reste, & d'autant plus aisément à ceux qui savoient se choisir un bon terrain : alors, ils s'y maintenoient quelques années, au bout desquelles ils changeoient, pour donner le tems au canton qu'ils quitoient de repenpler : ces changemens d'un endroit à l'autre, sont cause des guerres perpétuelles que les nations sauvages ont entr'elles, au sujet des districts qu'elles avoient déjà occupés, & dont elles prétendent la propriété, quand d'autres veulent s'en emparer. Voilà une des causes pour-quoi l'Amérique n'a jamais été trop peuplée.

On reproche aux Sauvages les guerres continuelles qu'ils se font, comme si les Européens n'étoient pas plus sauvages qu'eux à cet égard : Mr. de P. a beau dire que l'intérêt d'un seul dérange l'équilibre & l'union générale ; que les loix, qui peuvent réprimer & contenir la multitude, ne peuvent, par une impuissance singulière, contenir cinq à six tyrans avides & orgueilleux ; de quelques sources que découlent les dissensions des Européens, ils n'ont aucun reproche à faire aux Sauvages là-dessus, que ceux-ci ne puissent leur faire,

Un terrain qui n'a jamais été cultivé est dans un état sauvage ; l'état sauvage est l'enfance de la nature, & non pas sa décrépitude dégénératrice, comme le prétend l'Auteur des Recherches philosophiques.

Un terrain quelconque restera inculte, en raison de ce qu'il produira naturellement les choses nécessaires à la vie des hommes qui l'occupent.

La grande population est la mere de la nécessité & celle de l'industrie ; l'industrie ne fera des progrès qu'en raison des besoins des individus, & ces besoins seront toujours relatifs aux climats, aux tempéramens de la nature des hommes, au plus ou au moins de délicatesse de leurs sens, de leurs organes, de leur façon de penser, de leur esprit plus ou moins développé : chez les uns, les besoins se réduiront au seul physique, tandis que d'autres, d'un tempérament plus sensuel, plus délicat, s'en formeront tous les jours de nouveaux, & ceux-ci me paroissent bien plus malheureux que les autres.

Lorsque les Suédois, dit Mr. Muller dans sa description de la Sibérie, remontroient aux Sibériens, qu'ils vivoient comme des

bêtes, la réponse de ceux-ci étoit, que leurs peres avoient vécu de tout tems de cette façon, & qu'ils vouloient en faire de même. A l'égard du présent, disoient-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, nonobstant les peines qu'ils se donnent, malgré qu'ils s'épuisent à force de travail, & qu'ils prétendent avoir une Religion toute divine, ne laissent pas que d'être plus malheureux que nous : pour ce qui est du futur, cela est si incertain, que nous nous en rapportons aux soins de notre Créateur : nous avons peu de besoins; la nature y fournit, & nous savons nous en contenter.

Voilà la façon de penser de tous les Sauvages; cependant, ceux de Sibérie menent une vie bien plus misérable que ceux de l'Amérique, soit pour le physique, soit pour le moral: ils sont peu sensibles aux maux & aux peines, & les Sibériennes enfantent sans douleur, ainsi que les Américaines; donc la Nature a aussi bien dégénéré en Sibérie qu'en Amérique: mais il y a bien d'autres peuples sur la terre qui sont dans ce cas.

Mr. de P** dit que les Sibériens ont eu l'esprit d'appivoiser des rennes, mais non

pas les Canadiens ; il veut absolument faire passer les Américains pour des bêtes ; mais assurément ce n'est pas ignorance de leur part, c'est qu'il n'en ont pas besoin : cela est si vrai , que beaucoup de Sauvages élèvent des cochons, des bœufs, des vaches, &c. ainsi que je le dirai ci-après ; mais il ne boivent pas du lait , comme les Sibériens ; comme eux , ils n'ont pas besoin d'avoir des animaux domestiques pour faire les corvées & traîner les voitures de leurs maîtres ; car il ne faut pas croire que tous les Sauvages de Sibérie ont des rennes privées, autant que ceux qui sont sur les grandes routes : ce sont les Russes qui les y ont obligés.

Ces Sibériens que Mr. de P** . veut élever au dessus des Américains , ne savent pas plus lire & écrire qu'eux : le plus grand commerce qu'ils font avec les Russes, est d'échanger des pellereries contre de l'eau-de-vie, écueil de tous les Sauvages, des ustensiles de ménage, des haches, &c. ; & quand ils prennent quelque chose à crédit, ils se font des marques sur les mains, & montrent ces marques à leurs créanciers, pour les distinguer des autres ; ils ne les effacent que quand ils ont payé.

Quelques tentatives que l'on ait faites pour les instruire dans la Religion Chrétienne, on n'a jamais pu y parvenir; ils ne descendent pas plus d'Adam & d'Eve, que les Américains.

Il ne faut pas écrire que les Canadiens sont obligés de faire cent lieues pour tuer un Caribou, comme le dit l'Auteur des Recherches philosophiques, qui outre toujours les choses, quand il s'agit de faire dégénérer; la vérité est que le gibier est beaucoup plus rare aujourd'hui parmi les Nations qui sont dans le voisinage des Européens, qu'il n'étoit avant la découverte de l'Amérique, à cause du grand commerce de pelleteries que les Sauvages font avec les marchands Colons; car, avant leur venue dans cet hémisphère, ils n'en tuoient qu'autant qu'ils en avoient besoin; moyennant quoi, ils étoient toujours dans l'abondance: mais dans les cantons où le gibier devient plus rare, les Sauvages commencent à élever des bêtes, & à cultiver davantage. Certains Philosophes font sonner bien haut le bonheur des peuples civilisés; ils ne réfléchissent pas que ce bonheur est concentré

dans un très-petit nombre d'hommes, qui en jouissent aux dépens du plus grand nombre. Que ces Philosophes sortent de leur cabinet, qu'ils aillent faire un tour de promenade en Amérique; qu'ils parcourent ensuite les campagnes de la plus grande partie de notre hémisphère, habitées par ces peuples qu'on appelle policés : si leurs cœurs sont sensibles à la pitié, ils saigneront à l'aspect de la misère des trois quarts des individus qu'ils y verront, & ils leur souhaiteront volontiers le bonheur & la bonne chère des Sauvages de l'Amérique. L'exemple des malheureux Péruviens & Mexicains, qui vivent sous la Tyrannie des Espagnols, a donné tant d'horreur à la plupart des Sauvages, pour ce qu'on appelle société policée, que je doute qu'on puisse jamais les y réunir tout-à-fait : ce n'est pas la stupidité ni l'indolence, comme le dit Mr. de P** qui les en éloigne ; c'est la barbarie de ces Européens, qu'on dit être si civilisés, si doux & si Chrétiens : mais je reviendrai ailleurs sur cette matière.

Ce ne sont pas la stérilité & la pauvreté du terrain, qui retiennent les hommes dans

La vie sauvage : le terrain de la Chine est généralement très-mauvais ; il n'y a pas même de bonne eau à boire dans tout ce vaste Empire , & assurément les Chinois ont quitté la vie sauvage depuis quelques années : j'oserai même croire qu'ils sont les plus anciens peuples policés de l'univers, sans même en excepter les Indous : la grande population, c'est-à-dire, la nécessité a rendu la Chine fertile à force de culture ; il n'y a pas un coin de terre qui ne soit cultivé.

On ignorera toujours , quoi qu'en dise l'Auteur des Recherches philosophiques , si la société a été établie infiniment plutôt , dans des pays tempérés & riches en végétaux, que dans des pays ingrats & dont le sol est aussi mauvais qu'à la Chine ; mais il y a apparence qu'elle a commencé plutôt dans les seconds, que dans les premiers. Les Indes, & une partie de l'Asie Méridionale qu'il donne pour exemple, ont été sans doute très-fertiles en fruits, mais peu en bestiaux & en gibier ; aussi les Rhizophages doivent avoir été des Sauvages d'une autre espèce, naturellement plus tranquilles que les chasseurs , mais aussi très-paresseux & très-

stupides, puisque leurs descendans sont l'un & l'autre.

Ce ne sont pas les Indiens qui ont transplanté leurs fruits en Égypte ; ce sont les Égyptiens eux-mêmes qui ont fait des courses dans les Indes, pour enlever le sable d'or que le Gange charioit alors ; & sous Sésostris, quand l'Égypte étoit déjà un Etat policé, peut-être que les Indes ne contenoient que des peuplades de Sauvages, mangeurs de bananes & de courges.

Tout ce que l'on a dit de l'antiquité de la police des Indous, est sans preuve ; il n'y en a aucun monument existant, sinon les écrits qu'on nomme le Vedam, le Zends, le Shastah, &c. dont on ne connoît pas la date, & qui contiennent des réflexions exemplatives, qui peuvent fort bien avoir été traduite d'une autre langue.

Les villes & les habitations des Indes sont de boue & de roseaux, excepté celles que les Tartares-Mongols, leurs vainqueurs, ont bâties. Les descendans des anciens Indiens sont des bêtes brutes, qui vivent dans la dernière misère, & dans une indolence extrême : c'est vraiment dans ce pays que

regne, dans toute sa gloire, l'insensibilité, que certains rêveurs ont voulu faire passer pour de la philosophie. Quels Philosophes que les Brachmanes & les Santons !

Si Sésostris, Sémiramis, Cyrus, Alexandre, &c. ont été les dévastateurs des Indes, cela n'a rien d'extraordinaire ; les motifs qui les ont fait agir, sont les mêmes que ceux qui ont attiré les brigands Espagnols au Pérou ; la soif de l'or.

Il est à remarquer que le Gange charioit jadis une grande quantité de sable d'or ; peut-être y avoit-il des mines aussi ; qui étoient l'objet de la convoitise des étrangers, qui ont désolé ses bords : aujourd'hui, il n'en charie presque plus ; mais l'Inde est le gouffre où va s'engloutir tout l'or du Pérou. Un tems viendra que ces sources d'or tariront à leur tour, & je me laisserois volontiers couper la phalange d'un doigt, & même plus, si ce sacrifice avoit la vertu de les faire tarir en vingt-quatre heures.





C H A P I T R E VI.

Des Qualités physiques & morales des Sauvages de l'Amérique.

LES hommes en Amérique, n'étoient pas plus dégénéré au tems de la découverte, que le sol du terrain qu'ils occupoient ; mais leur esprit & leur industrie ne s'étendoient pas au delà de la sphere de leurs besoins ; & ils en avoient peu , de besoins.

Il ne faut qu'un grand, ou qu'un méchant homme , pour changer toute la constitution sociale de sa nation ; & la nation la plus imbécille est celle qui se laisse conduire par les opinions étrangères , quand ces opinions sont contraires à la raison & au bonheur des individus. Foë fut le Législateur des Chinois, & les opinions de ce Philosophe étoient analogues au tempérament & à la façon de penser des peuples de la Chine. Le premier Inca du Pérou, que l'on appellera, si l'on veut, Mango-Capac, rassembla des peuples sauvages & dispersés, & leur dicta des loix :

Les besoins, le hafard & les circonftances réunies, ont formé les fociétés, & ont fait faire des progrès à l'induftrie humaine.

Le terrein du pérou & du Mexique eft généralement mauvais & montueux; des hommes favauges ne pouvoient y vivre que difficilement: l'induftrie d'un feul les raf- fembla en fociété, & leur enseigna l'agri- culture. Voila les raifons pourquoi cette partie de l'Amérique s'eft plutôt policée que les autres, qui étoient meilleures, & qui four- niffoient plus abondamment la nourriture à ceux qui les occupoient.

Mais, avant que de parler de l'induftrie des Américains, examinons leur tempérament. Je ferai fouvent obligé de parler phif- que, puis morale, & puis morale & phif- que, parce que Mr. de P** a fait un mê- lange de ces deux qualités, dans fes Recher- ches philofophiques, par fes répétitions con- tinuelles, quoiqu'il les ait divifées par Cha- pitres; & je ne me donnerai affurément pas la peine de les arranger ici plus géométriquement; je fuis d'ailleurs un peu Sauvage dans mes goûts, quoique d'un naturel doux dans mes opinions; car, quand on me fou-

tient qu'une chose est blanche, quoiqu'elle soit noire, je dis toujours, vous avez raison, plutôt que de disputer; & c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre avec les opiniâtres.

Les Sauvages de l'Amérique sont généralement bienfaits, de la taille des Européens, sveltes, & les contours de leurs membres bien dessinés; ils ont la démarche noble & l'air riant, quand ils ne sont pas en colère; la physionomie de la plupart est rude, puisqu'assurément ils ne ménagent pas leur teint; d'ailleurs, la peinture dont ils se barbouillent, d'figure la nature, & la rend bien différente de ce qu'elle est à nud; mais ils sont nécessairement obligés de se barbouiller, ainsi que le feroient les Italiens, s'ils alloient tout nus; car il y a, proportion gardée, autant d'insectes en Italie qu'en Amérique; & je ne vois pas que Mr. de P** ait lieu de tant crier contre les mouches de l'Amérique, qui ne l'ont d'ailleurs jamais piqué.

L'Italie, dis-je encore une fois, que les Européens regardent comme la terre promise, & qui est peuplée depuis bien des siècles

ches, est remplie de mouches de toutes les especes, de cousins, de mosquites, de maringouins, &c. qui tourmentent les hommes & les bêtes; & combien de reptiles venimeux n'y a-t-il pas aussi, comme des scorpions, des vipères, &c. peu monstrueux, à la vérité, mais qui ne laissent pas que d'être plus dangereux qu'un gros serpent, qu'on peut appercevoir & éviter, tandis que l'autre se cache dans l'herbe ou sous la feuille, & insinue souvent son poison sans qu'on s'en apperçoive: qu'on lise d'ailleurs l'Histoire naturelle de l'Afrique, on verra que la quantité de reptiles venimeux y est pour le moins aussi considérable qu'en Amérique: il en est de même des plantes venimeuses, qui croissent plus dans les bons terrains que dans les mauvais: d'ailleurs, les poisons ne sont pas toujours des poisons.

Après cette petite digression, je reviens aux Sauvages Américains.

Les jeunes gens qui ont peu fatigué, ont une physionomie fraîche & revenante; ils sont vifs, enjoués, & ne respirent que la danse, sur-tout ceux qui fréquentent les François, qui sont, de tous les Européens

ceux qu'ils aiment le mieux, parce que leur humeur légère & enjouée sympathise avec celle des Sauvages.

Passé l'âge de quarante ans, ils deviennent plus sérieux, & le deviennent encore davantage à quatre-vingt ans, âge qui est fort commun parmi eux, quoique ce soient des hommes dégénérés; mais rien n'est plus admirable qu'un vieillard Sauvage; leurs sentences, & la morale qu'ils débitent continuellement aux jeunes, valent celles d'Épictète; & Dom Pernery a eu raison de dire, que parmi les Sauvages il y avoit des Philosophes Stoïciens: j'en ai connu qui valent Carnéade, & qui n'avoient pas ses fanfaronnades.

Les Sauvages sont des hommes robustes; & si l'on considère que les poumons sont le principe de la vie, il n'y a pas d'hommes au monde qui en aient plus qu'eux: leur vue est très-perçante, & beaucoup meilleure que celle des Européens, ce qui prouve que le genre nerveux est bien constitué; ce qui prouve encore que leurs nerfs ne sont pas affoiblis, c'est qu'un Sauvage peut faire vingt-cinq lieues par jour, en continuant sa

route pendant six semaines, avec un fardeau de cent livres sur le corps, qui consiste en pelleteries ou autre chose. Deux à trois cens lieues sont une promenade pour eux : ils ont des jarrets plus forts que ceux de nos chevaux. Je vais citer un exemple, qui n'est assurément pas un conte fait à plaisir. Un Officier Anglois, ayant été blessé dans un détachement, deux Sauvages Hurons s'offrirent de le transporter à Philadelphie : cet Officier étoit leur ami, & il accepta leur offre. Ils partirent de l'endroit où le fleuve S. Laurent forme, vis-à-vis Quebec, la riviere qu'on appelle de la Chaudiere, qui se jette dans la baie de Quinibeky. Ils arriverent en treize jours à Philadelphie : il y a cent cinquante milles d'Allemagne en droite ligne, ce qui fait près de douze milles par jour : cependant leur charge étoit considérable : un grand bateau d'osier recouvert de cuir graissé, qui pesoit au delà de soixante livres, dans lequel le blessé étoit couché sur des peaux ; il y avoit en outre trois fusils & une petite provision, & l'équipage, qui étoit peu de chose à la vérité ; mais le tout pouvoit bien assurément peser deux cens vingt

livres au moins, qui, jointes à la pesanteur du bateau, faisoient deux cens quatre-vingt livres : mais, pour ne rien exagérer, je mets le poids total à deux cens cinquante ou soixante livres. Les deux Sauvages mirent des liens aux deux extrémités du bateau, à travers desquels ils firent passer un soliveau, dont les bouts, qui posoient sur les épaules, étoient bien garnis de peaux, afin qu'ils ne se blessassent pas : par-tout où ils rencontroient des lacs & des rivieres à traverser, ils n'étoient pas arrêtés. De tels hommes ont-ils donc dégénééré ? Je doute que les meilleurs Crocheteurs de l'Europe puissent en faire autant.





CHAPITRE VII.

Continuation du précédent ; & Polissonneries philosophiques.

L'AUTEUR des Recherches philosophiques, ayant agité des matières un peu sales, il est nécessaire, pour les réfuter, de parler le même langage ; mais ce Chapitre fini, je jeterai ma plume au feu pour en prendre une neuve.

Le sexe sauvage n'est assurément pas dans un aussi affreux mépris qu'il le prétend, & la nature ne leur a pas refusé à toutes, les charmes de la beauté : il y en a de laides & de jolies ; leur défaut, en général, est de devenir grasses quand elles approchent les quarante ans : avant cet âge, elles ne sont ni grasses ni maigres ; leur embonpoint est celui de la santé, car elles ont la chair ferme.

Il n'est pas vrai que les Sauvages, en général, maltraitent leurs femmes : il y a sans doute parmi eux des brutaux, ainsi qu'il-

leurs, & comme il y en avoit, il y a un demi-siècle en Russie, où la plupart des femmes ne croyoient être véritablement aimées de leurs maris, que quand ils les régaloient à coups de bâtons. Les Russes étoient-ils dégénéré avant Pierre I ? Non, ils étoient Sauvages ; mais peut-être un peu moins que ceux de l'Amérique.

Quant aux écoulemens menstruels des Américaines, je ne dirai pas s'ils sont supprimés ; je n'ai pas eu la curiosité de les visiter, ni de le leur demander : je crois qu'il en est à peu près de cela en Amérique, comme en Europe ; mais il n'est pas vrai que tous les Sauvages soient polygames ; la polygamie n'est en usage que parmi un petit nombre de Nations.

Je ne fais pas pourquoi l'Auteur des Recherches philosophiques, est surpris de ce que les Américains n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons inceste ; qu'ils épousoient leurs plus proches parentes, leurs sœurs, comme s'il n'en avoit pas été de même en Egypte, lorsqu'elle étoit policée, & dans l'état le plus brillant de sa gloire ; & comme si les Européens n'épou-

soient pas les enfans de leurs sœurs, de leurs freres. Presque tous les Tartares épousent aussi leurs sœurs ; on dit qu'ils maltraitent & méprisent aussi leurs femmes ; mais je crois qu'il en est de cela parmi eux , comme parmi les Américains. Si ces derniers ne connoissent pas leurs femmes, lorsqu'elles sont grosses , est-ce donc une marque de manque de tempérament ? Si je dis que c'est un des principes de leur morale , Mr. de P** n'en croira rien : cependant j'ai vu reprendre par les anciens , un jeune Illinois qui s'étoit trouvé dans ce cas ; il blessa sa femme , qui accoucha d'un enfant mort : je demande si en cela les Européens ne sont pas plus sauvages & plus brutaux que les Américains ? Au reste , l'Auteur des Recherches philosophiques auroit dû réfléchir , que si les Sauvages étoient tous polygames , comme il le dit , ils pourroient fort bien se passer d'une femme enceinte , tandis qu'ils en ont d'autres qui ne le sont pas. Que la pédérastie ait été en vogue en Amérique , avant l'arrivée des Espagnols , cela ne me surprendroit pas : cette faute d'orthographe de la nature humaine , est connue de toutes les na-

tions, même plus de celles que nous appel-
 lons policées, que des Sauvages; mais Mr.
 de P** auroit dû faire attention à une cho-
 se; c'est qu'il n'y a guere que des tempéra-
 mens chauds, lubriques, & même vigou-
 reux, qui soient dans ce cas; heureusement
 pour la propagation de l'espece, je ne crois
 pas que cette confrairie soit fort nombreuse
 dans l'un & l'autre hémisphere. Il est ridi-
 cule de prétendre, comme le fait cet Au-
 teur, que tous les Américains ont le mem-
 bre génital petit.

Il en est de cela en Amérique, comme en
 Europe; il y en a de gros, de médiocres &
 de petits; & il en est de même des four-
 reaux.

Il prétend encore que les Américaines
 frottent le membre viril des hommes avec
 des drogues pour le faire enfler, & cite la
 relation d'Americ Vespuce pour garant;
 mais cette gentillesse se pratiquoit en Espa-
 gne depuis bien des siècles; que dis-je? les
 Dames Romaines la connoissoient. Les Es-
 pagnols auroient voulu sans doute faire hon-
 neur aux Américaines de l'invention; ainsi
 que de celle des bagues qu'on appelle de la

Chine, lesquelles sont aussi réellement de l'invention des Dames Espagnoles Américanifées.

La premiere Dame de distinction qui en fit présent à son amant, s'appelloit Dona Catharina de Zevalos; mais elle ne lui procura pas tout le plaisir qu'elle en attendoit, puisquo peu de tems après, son mari fut informé de ses intrigues, & lui fit prendre un bon chocolat.

On se servoit en Espagne & en Italie, d'une corde de boyaux froncée & repliée en plusieurs doubles, & c'étoit avec cette bague qu'on donnoit aux dames *l'Insuocata piccola*, & c'est sans doute ce qui aura donné l'idée aux Dames Espagnoles Américanifées, de se servir de la résine dont on fait ces bagues. Mr. de P** pourra s'instruire amplement de tout ceci dans un livre qui a pour titre : *Bréviaire des Courtisannes*, traduit de l'Italien de Bernardo Berettini, à Lyon, 1700, sans nom d'Imprimeur : je l'ai vu dans la Bibliothèque des Jésuites d'Avignon : il y sera peut-être encore.

Parce qu'il y a quelques Sauvages qui ont du lait dans les mamelles, s'ensuit-il donc

qu'il font tous des nourrices ? mais Mr. de P^{re}. voudroit insinuer par-là que tous les Sauvages font efféminés, d'un tempérament lâche & foible : ignore-t-il donc qu'un grand nombre d'hommes en Europe, ont aussi ce qu'on appelle du lait dans les mamelles ?

J'ai connu particulièrement un grand homme ; un des plus grands favoris de Mars & de Vénus, Hercule pour la force & la taille ; en un mot, celui à qui une aimable Duchesse disoit : Mon cher^{****}. le treizieme, comme aux petits pâtés.

Ce Héros, dis-je, avoit beaucoup de cette matiere laiteuse dans les mamelles ; & moi-même, n'en déplaît à cet Auteur, moi qui ne suis pas un chapon ou une femme, j'en ai eu pendant fort long-tems.

Il est prouvé, dit-il encore, que l'usage immodéré des femmes, n'est pas contraire au développement de l'esprit, tandis que la castration lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolens, sans vivacité, dont l'ame est autant dégradée que le corps : mais à quoi bon ces réflexions ? Mr. le Rechercheur a-t-il

trouvé que les Américains étoient sans oreilles ? Il auroit tout au plus pu dire , qu'elles ne sont pas aussi chaudes que les siennes : & s'enfuit-il pour cela que tous ceux qui ont perdu leurs oreilles , soient des fots ? On compte plus d'un Narzès : Purpurino, qui a perdu les siennes, n'est pas un *coyon* ni un imbécille ; souvent il est un Héros.

L'esprit & la vigueur des hommes qui ont fait un usage immodéré des femmes, sont comme leurs nerfs, lâches & sans force, quand ils se sont épuisés : nous n'en avons aujourd'hui que trop d'exemples dans toute l'Europe ; mais le tempérament naturel de la plupart des Sauvages ne les expose pas à de pareils malheurs. Il est uniforme chez eux ; point de ces élancements fougueux que nous appellons amour impétueux, ne troublent leurs sens. Il ne sont assurément point insensibles aux plaisirs de l'amour ; mais ces plaisirs, qui sont les tourmens des Européens, sont chez eux un délassement, un besoin de la Nature, & non un travail brutal.

Je me rappelle avec plaisir (pardon à la Philosophie) les momens délicieux que

j'ai passés avec une jeune Illinoise, qui, bien loin d'être infatigable, comme Mr. de P** voudroit insinuer que les Américaines le sont, me disoit avec douceur : *O mon petit guerrier, tu te feras malade, & tu ne vaudras plus rien pour la guerre.*

Je doute que beaucoup d'Européennes aient eu autant de modération : cet Auteur pourroit peut-être dire, que celle-là avoit peu de tempérament : il se tromperoit ; mais les passions des Sauvages ne maîtrisent pas leur raison, & ils n'ont pas dégénéré pour cela.

Au reste, il y a des hommes de toute sorte de tempéramens, chez les hommes en Amérique, comme en Europe ; & j'ai connu des Sauvages qui l'avoient très-chaud, très-amoureux, & même très-jaloux. J'ai eu trois Sauvages Soldats dans ma Compagnie ; deux Iroquois & un Huron : celui-ci étoit marié, & je n'aurois conseillé à personne de conter fleurette à sa femme. Quelques-uns de ces Sauvages se sont engagés pendant la dernière guerre, dans des Régimens François, ou Anglois ; leurs conditions étoient ordinairement, qu'ils feroient la guerre pendant

quinze lunes ; qu'au bout de ce tems, on leur laisseroit pour récompense le fusil avec sa bayonnette , & quelques livres de poudre & de plomb.

Quand Zarate a dit que plus de cinq mille femmes sont venues se prostituer aux vainqueurs sur le champ de bataille de Caxamalca, il a outré le fait. La vérité est qu'une multitude de femmes vinrent se jeter aux pieds de ces scélérats, & leur offrir leurs colliers & leurs bracelets : ces monstres assurément peuvent bien avoir abusé des plus jolies ; mais pour les trois cens concubines de Linca, cela ne seroit pas surprenant ; ces victimes de la volupté d'un seul se livreront toujours volontiers entre les bras des premiers hommes qui voudront les recevoir ; & je suis persuadé, que si les Russes aujourd'hui faisoient main-basse sur le Harem du grand Seigneur, les femmes qu'il renferme, ne leur seroient assurément pas cruelles.

Si quelques Américains témoignèrent de l'attachement aux Européens, ce n'est pas que toutes les femmes se soient prostituées à ces canailles ; les vices de quelques particu-

liers ne font pas ceux de toute une Nation : beaucoup de femmes Espagnoles & Italiennes aiment mieux les François que les hommes de leur propre pays ; & nous avons plusieurs exemples qu'une femme, dans les transports de l'amour , sacrifieroit l'Etat à son amant, si elle en avoit le pouvoir.

Au reste, les Américaines indigenes sont des vestales, en comparaison des femmes Espagnoles Américanisées, lesquelles mènent la vie la plus licencieuse & la plus débordée.

A l'égard des Amazones & des Hermaphrodites, je n'en ai point vu en Amérique : je fais seulement que certaines Nations Sauvages punissent ceux qui refusent d'aller à la guerre, ou qui désertent de la troupe pendant l'action, en les habillant en femmes, & en les faisant servir aux fonctions les plus basses de l'habitation.





CHAPITRE VIII.

Source du mal Vénérien, & de plusieurs autres Maladies qui affligent la Nature humaine. De l'Antropophagie. Des tourmens que les Sauvages font souffrir à certains prisonniers : qu'ils ne sont pas naturellement insensibles.

Lister, & beaucoup d'autres, ont été dans l'erreur, quand ils ont attribué l'origine du mal vénérien à la morsure d'un serpent ou de quelque bête venimeuse.

La nourriture que les Américains faisoient des animaux qu'ils avoient tués avec des flèches empoisonnées, est la véritable source de ce mal. La lepre, qui est la sœur de la vérole, n'a pas été apportée en Europe par les Croisés, ainsi qu'on le prétend : elle y étoit très-ancienne, & elle n'a non plus d'autre origine que dans la nourriture que la plupart des Gaulois faisoient des ani-

maux qu'ils avoient tués avec des fleches envenimées, & la différence des poisons de l'Amérique & de l'Europe a aussi différencié les symptômes de la vérole & de la lepre.

Mr. de P** dit qu'il n'y a aucun danger de manger du gibier tué avec des fleches envenimées, dont toute l'action se borne à figer le sang, & que les Européens établis aux Indes Occidentales ne s'en font aucun scrupule; que depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal-trouvé.

Personne assurément n'en est mort tout de suite; mais un Européen sensé & instruit, se gardera bien d'en manger: j'ai vu à Ste. Lucie, que quand des Caraïbes venoient vendre du gibier, plusieurs personnes n'en vouloient point, s'il n'avoit été tué avec des armes à feu, ou avec des fleches qui n'étoient pas empoisonnées: c'est de Mr. Hewit, Chirurgien Anglois, que je tiens que la vérole n'a d'autre origine, que de s'être nourri de la chair des animaux qui avoient été tués avec des fleches envenimées; il avoit fait plusieurs expériences pour s'en assurer, & effectivement

effectivement, il ne faut pas être grand Docteur pour être convaincu qu'une pareille nourriture, sur-tout quand elle est habituelle, ne peut qu'être très-pernicieuse ; d'autant plus que l'animal qui a été tué ainsi, exhale une puanteur insupportable ; cinq à six heures après, & tombe en pourriture du jour au lendemain ; au lieu qu'on peut garder cinq à six jours celui qui a été tué avec des armes à feu. Qu'on juge après cela, si, quand les Caraïbes se nourrissoient d'hommes tués avec les fleches, le virus n'en devoit pas être plus actif & plus pestilenciel ?

Les chiens du Pérou ont aussi hérité de la vérole de Mrs. leurs ancêtres, qui s'étoient nourris de cadavres vérolés.

La plupart des maladies qui affligent l'humanité, ne proviennent que des nourritures mal-saines & pernicieuses qui corrompent la masse du sang ; & cette corruption se perpétue de génération en génération. Les personnes, par exemple, qui se nourrissent habituellement du sang & des entrailles des animaux, engendreront des enfans qui naîtront avec les écrouelles.

Les Tartares, qui ont fait des incursions en Pologne, ont communiqué la plica aux Polonois; c'est-à-dire, à ceux qui sont nés des femmes avec qui ils avoient eu à faire, & ceux-ci l'ont communiquée à d'autres.

Ces Tartares, qui ont presque tous la plica, ne se nourrissent que du sang de chevaux, qu'ils tuent après les avoir bien fait courir & outrés de fatigue; ils mangent leur chair crue & corrompue, & boivent du lait de jument aigri; ces Barbares meurent la plupart en détail; les membres leur tombent de pourriture les uns après les autres.

Il y a des années que les seigles contractent une maladie, qui est quelquefois très-dangereuse à ceux qui en mangent du pain: on attribue à cette cause la peste noire qui désola tout le Nord de l'Europe.

Le sang des animaux, le porc-frais, dans plusieurs climats de l'Asie, donnent la galle à ceux qui s'en nourrissent. Cette nourriture a été défendue aux Juifs, & à plusieurs Nations Asiatiques par la Loi, qui n'est qu'une police.

Je crois que s'il étoit possible de savoir

L'endroit où la petite vérole s'est déclarée pour la première fois, on connoîtroit qu'elle n'a d'autre source qu'une certaine nourriture qui aura vicié le sang.

L'antropophagie des Américains se réduit à très-peu de chose aujourd'hui ; elle n'a d'autre motif que de consacrer les prisonniers au Dieu de la guerre : c'est le *Te-Deum* des Sauvages ; & chacun, dans la cérémonie, n'a souvent pas une demi-once de chair pour sa part.

Ils ne mangent ni femmes, ni filles, non pas parce que leur chair est moins bonne que celle des hommes ; au contraire, ils disent qu'elle seroit plus délicate ; mais parce qu'ils ne regardent pas le sexe comme ennemi ; & si les chiens Espagnols ont refusé d'attaquer des femmes, cela n'est pas plus surprenant que de ce que les lions d'Afrique n'attaquent jamais une femme, sur-tout si elle a le sein découvert ; au contraire, ils se laissent souvent battre à coups de bâton par elles, quand ils approchent des habitations pour marauder.

On ne trouve aujourd'hui de vrais antropophages qu'en Afrique. Me promenant un

jour dans l'isle d'Antigua, je vis trois Nègres attachés à des arbres, qu'un Colon faisoit étriller à coups de fouets; je demandai la raison de cette inhumanité: on me dit qu'un de leurs camarades étant malade, ils l'avoient affommé, rôti & mangé dans un bois voisin; que même l'un, qui étoit le frère du mort, avoit donné le premier coup, afin de lui épargner les souffrances de la maladie; & c'est ainsi, dirent-ils, qu'on en agissoit dans leur pays. On nomme ces Nègres Azincos; ils sont voisins du Congo, & chassent après les autres Nègres pour les manger, comme nous chassons après les sangliers: ils vendent publiquement la chair de ceux qu'ils ont tués; mais il n'est pas vrai qu'ils se mangent les uns les autres, comme l'ont débité quelques Relateurs: une pareille société est un être de raison, elle ne pourroit pas subsister vingt-quatre heures.

Les tourmens que les Sauvages font quelquefois souffrir aux prisonniers qu'ils ont faits sur une Nation qui les a incendiés, massacré leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils étoient à la chasse, n'ont rien qui doive surprendre; non plus que l'in-

sensibilité de quelques-uns, quand on saura que ces prétendus tourmens ont souvent plus d'appareil que de réalité; puisqu'ils donnent quelquefois ce qu'ils appellent le breuvage de la mort au patient, lequel est composé de fucs de certaines plantes, qui leur engourdissent tous les sens, & les rendent insensibles; mais il y en a à qui on ne donne pas le breuvage; alors ils crient comme des enragés.

Il y a quelques années qu'on donna à Barcelone la question extraordinaire la plus rude à un Soldat, sans qu'il ressentît la moindre douleur: le secret qui le rendoit insensible est très-simple; mais on n'a pas voulu le rendre public.

D'ailleurs, les Sauvages ne sont assurément pas insensibles, & j'en ai ouï crier bien fort de la douleur qu'ils ressentoient, quand ils s'étoient planté dans les pieds des chauffe-trappes, qu'on avoit semées dans les fossés de quelques redoutes.

C'est une puérilité que de dire qu'ils ne se débattent presque point en mourant; les Européens se débattent-ils donc beaucoup,

quand ils sont à l'agonie ? A moins qu'ils n'aient la fièvre chaude, la plupart meurent assez tranquillement ; & quand nos Militaires sont blessés à mort , ils ne font pas des contorsions de Polichinelle.





CHAPITRE IX.

Que les Américains ne sont ni lâches ni poltrons.

L'Autheur des Recherches philosophiques dit que les suicides, qui sont fréquens chez les Péruviens, prouvent que la lâcheté est inhérente en eux ; (quoiqu'il ne soit pas encore prouvé que le suicide soit une lâcheté :) mais qu'il lise l'Histoire de la Chine, il y verra que plusieurs millions d'hommes s'y sont pendus à la dernière révolution : qu'il jette aussi les yeux sur l'Histoire du Japon ; il y verra que les Japonois sont les plus déterminés suicides qui existent sur la terre. Quand Cortez vint au Mexique, il avoit neuf cens & quelques brigands aussi déterminés que le sont ordinairement ces monstres, tout couverts de cottes de maille, de cuirasses & de casques impénétrables aux fleches, & autres armes blanches. Quarante mille Indiens, de la République de Tlascala

les plus braves de ces Indiens & les plus redoutables ennemis des Mexicains, se joignirent à eux, sans quoi ils n'auroient pas osé pousser jusqu'à Mexico.

La bande de Pizzaro étoit à peu près du même nombre ; & ils n'eurent qu'à combattre quelques habitans de la Province de Calco. Tous les Péruviens étoient soulevés contre Atabaliba, qui étoit un usurpateur & le meurtrier de son frere, légitime héritier du Trône ; & ils vboient sa chute avec plaisir.

Quoi qu'il en soit, ces malheureux peuples furent consternés & détruits par des hommes invulnérables à leurs traits, qui lançoient la foudre, & qu'ils croyoient d'une nature divine ou infernale.

L'Auteur des Recherches philosophiques aura sans doute lu l'Histoire de Charles XII, Roi de Suede. Cinq à six mille Suédois chasseroient cent mille Russes couverts de retranchemens ; les Russes prenoient les Suédois pour des Sorciers ; & l'on connoît encore la belle priere qu'ils adressoient à St. Nicolas, afin qu'il les délivrât des maléfices de ces Sorciers. Que seroit l'Empire de Russie

aujourd'hui, s'il n'avoit pas été régi par un aussi grand Prince que Pierre I ?

C'auroit été bien pis, si les Russes n'avoient pas eu connoissance de la poudre à canon, & qu'ils eussent été nuds & armés comme les Péruviens ? Alors mille Suédois & cent chiens dogues auroient conquis la Russie, avec autant de facilité que les Espagnols en ont eu à conquérir le Pérou.

Les Russes étoient-ils donc dégénérés ? Non ; mais alors ils étoient crédules, ignorans, grossiers, sans courage & sans discipline militaire.

Mr. de P** doit-il ignorer que ce sont les bons Chefs qui font les bons Soldats ; qu'une troupe d'hommes mal conduite & sans discipline, quelque nombreuse qu'elle puisse être, s'enfuira devant l'ennemi, comme un troupeau de moutons devant un loup ; & que même en Europe, la bravoure des Armées est moins un effet de la nature que celui de l'art.

Nous lisons dans l'Histoire de la Chine, la tragédie de cette fameuse prairie ensanglantée par le rebelle Littechin, en 1640, qui, avec une poignée de scélérats comme

Lui, égorgé en six jours, dans le Honan, six millions d'habitans, qui se laisserent égorgé comme des moutons sans se défendre. Or, je demande lesquels étoient les plus stupides, de ces Chinois ou des Péruviens.

Les Sauvages Américains aiment plus leur liberté que leur vie, & ils se casseroient plutôt la tête, que d'être esclaves; je ne dis pas comme les Negres, mais comme nos valets Européens; & je suis surpris que l'Auteur des Recherches philosophiques dise qu'il ne croit pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins: s'il avoit dit que les Sauvages vivent sans boire ni manger, il n'auroit pas dit une plus grande absurdité. Quoi, combattre pour son terrain, cela ne s'appelle pas combattre pour la liberté? En vérité, c'est vouloir abuser des termes: si quelques pauvres petites Nations ont offert une douzaine de peaux pour qu'on les laissât tranquilles, elles étoient bien plus sensées que les Barbares qui les inquiétoient: au reste, ce fait est très-douteux, pour ne pas dire faux.

C'est en vain que cet Auteur veut faire

passer les Sauvages pour des lâches, quand ils sont en guerre avec les François ou les Anglois : ils sont aussi braves que les troupes irrégulières de Hongrie ; ils font la petite guerre de même ; les embuscades & les surprises sont leur fait ; ils ne combattent jamais en bataille rangée vis-à-vis des Européens : ils entendent trop bien leurs intérêts pour cela ; ils ont assez d'esprit pour sentir que trois à quatre petites Nations n'ayant pas les ressources des Européens , seroient bientôt détruites ; ils n'ignorent pas que la discipline des Européens les rend supérieurs à eux ; & ces pauvres gens savent bien dire, qu'en faisant la guerre contre les François ou les Anglois, ils ont tout à perdre, & rien à gagner ; que leurs forces n'étant pas égales, ils y suppléent par la ruse & les surprises.

Mais quand ils se font la guerre entr'eux, ils se battent à toute outrance. Les Iroquois ont détruit depuis peu les Eriés & les Ouaouais : vouloir faire passer des peuples qui sont perpétuellement en guerre, pour des lâches, c'est dire que les loups ont peur des moutons. D'ailleurs, l'exemple de quelques pauvres Nations qui ont eu le malheur d'avoir

les Européens pour voisins, par qui ils sont vexés quelquefois, mais qui ne le sont pas toujours impunément, n'influe en rien sur le Général des Sauvages. Il y a des milliers de Nations, au Nord-est & à l'Ouest, avec lesquelles les Européens n'auroient pas beau jeu; & si elles étoient toutes assez amies pour se réunir, il ne seroit bientôt plus question de leurs Colonies; mais ces Nations sont à peu près comme les Puissances de l'Europe, qui sont divisées entr'elles par intérêt.

Les Sioux, les Misaurites, les Eokoros, les Ontaganis, les Elenapes; les Padoucas, les Cassez, &c. &c. tous ces Sauvages sont doux, honnêtes, & pour ainsi dire, à demi-polices, faisant de belles toiles de coton colorées, nourrissant des bestiaux, & même des chevaux: les bœufs ont beaucoup multiplié dans ces endroits. Ils cultivent beaucoup de maïs, & plusieurs légumes d'Europe, comme pois, fèves, &c. J'ai demeuré trois semaines avec les Padoucas, & je puis assurer que ces gens ne respirent que la gaieté. La plupart de ces Nations sauvages ne sont cruelles que parce que les Européens les ont rendues telles; ceux mêmes qui ne con-

noissent les Espagnols que par oui-dire, les ont en horreur, & l'effet de ce ressentiment retombe souvent sur d'autres Nations Européennes, ce qui est un grand obstacle à l'établissement du commerce, & à des découvertes. Les Anglois même ouvrent les yeux; ils confessent que leurs compatriotes, n'ayant pas toujours agi de bonne foi avec eux, ont attiré dernièrement cette guerre sanglante de leur part, où près de quarante mille personnes de tout âge & de tout sexe ont été massacrées.

Je finirai ce chapitre en rapportant un Quolibet que l'Auteur des Recherches philosophiques a fait pour prouver la poltronnerie des Américains.

Quelle que soit l'excessive présomption, dit-il, qu'ont ces Barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrètement la supériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit point de barbe; pendant qu'ils tremblèrent

devant les Gardes-Suisses pourvus d'énormes moustaches : par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois, qui s'imaginait que la Fontaine le Fabuliste étoit le Prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son Ministre d'Etat, parce qu'il faisoit parler si noblement les Princes dans ses Tragédies.

Qu'est-ce que l'Auteur prétend donc prouver par-là, sinon qu'il y a des fots en Amérique comme en Hollande? Ces Américains étoient-ils Sauvages, Péruviens ou Mexicains? Les premiers ne tremblent pas pour les moustaches, & ne connoissent pas la Majesté & la puissance des Rois, dont ils n'ont qu'une trop foible idée, pour en faire cas.

S'ils étoient des Péruviens ou des Mexicains, ils étoient accoutumés à respecter & à craindre leurs Vice-Rois & leurs autres Supérieurs, qu'ils eussent de la barbe, ou non.

Mr. de P** croit-il donc que ces gens étoient assez ignorans pour ne pas savoir que la barbe ne venoit aux Européens qu'à un certain âge : ils en avoient vu des millions

en Amérique, qui n'en avoient pas encore. J'aurois bien voulu voir, par exemple, qu'alors on eût envoyé une douzaine de ces Suisses en ambassade chez les Iroquois & les Hurons, & que ceux-ci les eussent reçus dans tout leur appareil de guerre, barbouillés comme des Diables, le casse-tête d'une main, l'arc de l'autre; les cranes & les chevelures de leurs ennemis en guise d'ordre de Chevalerie, avec une demi-douzaine de prisonniers à la broche pour les régaler. Je crois que les moustaches de nos braves Suisses auroient blanchi de peur.





CHAPITRE X.

*Que les Américains ne sont pas des ignorans
& des imbécilles, qui ne savent pas compter
jusqu'à vingt.*

JE ne dirai pas, comme M. Timberlake, que les Sauvages sont des Cicérons & des Démotriens; mais ils ne sont pas non plus si ignorans que Mr. de P** veut les faire.

L'éloquence naturelle est la meilleure, & assurément les Sauvages en ont.

Seroit-ce donc parce qu'ils ne savent pas manier la hache & la scie, qu'ils ne pourroient s'exprimer avec force? Tous les Sauvages ne sont assurément pas habiles dans les arts mécaniques, non plus que tous les Européens ne sont pas des menuisiers ni des maçons: mais il y a des Sauvages qui font très-adroitement tout ce qu'ils voient faire aux Européens. Il y a sans doute des cabanes mal construites, comme je l'ai déjà dit; il y en a aussi de fort jolies, bien meublées & tapissées de belles peaux en hiver, & de
nattes

nattes très-fines & bien colorées en été. Il est vrai qu'ils ne connoissent pas nos ordres d'architecture.

Quand l'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains a dit que les habitans de cet hémisphère, étant viciés du côté des qualités physiques, l'étoient de même du côté des facultés morales; que la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes; que leur ame avoit perdu à proportion de leur corps; que la nature ayant tout ôté à un hémisphère de ce globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans dont on n'a encore pu faire des hommes qui sachent penser; quand, dis-je, cet Auteur nous dit toutes ces choses, il ne dit pas la vérité.

Quoi, il voudroit, en dépit du bon sens & de l'évidence, nous persuader que les Américains n'ont pas même la faculté des bêtes? Non-seulement ils pensent avec discernement; mais ils sont encore très-capables de discuter les cas les plus épineux, & de prévoir les suites qui pourroient résulter d'une entreprise, en s'y prenant de telle ou telle maniere. La prudence, qui est si rare

parmi les Européens, est, pour ainsi dire, inhérente aux Américains. Il faut voir comment, dans leurs conseils, ils tournent & retournent les affaires qu'ils ont sur le tapis.

Je vais rapporter ici un fait qui fera connoître si les Sauvages pensent.

Les Anciens de plusieurs Nations ont tenu un congrès pour tâcher d'accommoder les différends qui s'étoient élevés entre les François & les Anglois au sujet des limites de l'Acadie : ces pacificateurs sauvages & imbécilles, qui ne pensent pas, envoyèrent plusieurs Députés à Mrs. de Vaud uil & Bradock, qui proposerent de tirer une ligne de démarcation depuis l'embouchure du *Riftigoucht* jusqu'au lac *Keseben*, & de-là en suivant la riviere, jusqu'à la Baie de *Kinibequy*, tout le long de la plage, jusqu'au *Cap Cod*.

Rien n'étoit plus sage que cette compensation ; mais comme cette dispute entre les François & les Anglois n'étoit qu'un prétexte, ces deux Nations civilisées, qui vouloient absolument s'égorger, n'écoutèrent pas les propositions pacifiques des Barbares Sauvages.

Je pourrois citer plusieurs exemples de l'esprit, de l'intelligence & du bon sens des Sauvages ; mais je n'aime pas à faire de gros livres qui contiennent peu de choses. Cependant je vais encore rapporter un fait contre ce que dit Mr. de P** . qu'on n'a jamais trouvé dans toute l'étendue du Nouveau Monde , malgré la grande diversité des Climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre. Il est bien certain qu'on n'y a pas rencontré des Raphaëls, des Newtons, des Lokes, des Montesquieu, &c. où d'ailleurs ils auroient été très-inutiles. Mais les Sauvages, qui veulent s'appliquer à apprendre quelque chose des arts & des sciences, réussissent assez bien. Heureusement pour eux, il y en a peu qui le veulent.

J'ai pourtant connu un Sauvage qui s'est distingué, & qui l'auroit même été parmi les Européens : il s'appelloit *Louis Gaston Kerby* ; apparemment que les Missionnaires qui l'avoient baptisé, lui avoient donné le surnom du Duc d'Orléans ; quoi qu'il en soit, ce Sauvage, fils d'un des Chefs de la Nation des Illinois, fut mis par son pere entre les mains des Missionnaires

de la Nouvelle-Orléans, en 1740, âgé de dix à douze ans : il fit, dans ses études, des progrès surprenans dans la Géométrie, dans la Géographie, la Physique, & même la Musique. Sa curiosité étoit insatiable; il lisoit nuit & jour; & lorsqu'il avoit rencontré quelque trait d'histoire curieux, il le traduisoit dans sa langue, pour avoir le plaisir d'en régaler ses parens, quand il les alloit voir, qui, tous assis autour de lui, l'écoutoient bouches béantes, oreilles ouvertes, & sans dormir. On lui fit faire un voyage à Paris : ce Mr. Kerby avoit environ trente ans, quand je le vis pour la première fois, & assurément il n'avoit rien oublié, & n'étoit pas devenu imbécille. J'ai passé bien des momens agréables avec lui.

Son pere, n'avoit eu d'autre but, en le faisant instruire, que de le rendre utile à sa Nation, dans la partie du commerce. Il étoit le Secrétaire & l'Interprete général de l'État Illinois. Je crois que ce pere pensoit aussi, quand il fit cette démarche.

L'Auteur des Recherches philosophiques s' imagine que les Sauvages ne savent pas compter jusqu'à vingt; que leur langage est borné & destitué de mots; qu'il est impossi-

ble, par leur moyen, de rendre un sens Méthaphysique; qu'il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au delà de trois, & que de quelque façon qu'on endoctrine les Sauvages, ils ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européen.

A cela je répondrai, que la langue d'une Nation est toujours en raison de ses besoins; moins elle en a, moins elle a de mots pour les exprimer; il est bien sûr que dans aucune langue sauvage, il n'y a aucun mot pour exprimer tous les colifichets nécessaires à nos petits maîtres & petites maîtresses; mais peut-être trouveroit-on dans leurs langues les termes d'attraction & d'impulsion.

Les Sauvages apprennent plus facilement les idiomes Européens; que ceux-ci n'apprennent les leurs, & on en trouve plusieurs qui savent parler François, Anglois & Espagnol.

Je le répète encore une fois, quand un Sauvage s'est bien déterminé à vouloir apprendre une chose, il l'apprendra; mais il est rare qu'ils le veuillent. Ils n'aiment pas à sacrifier leur repos, ni à fatiguer leur esprit à

la recherche des choses dont ils peuvent fort bien se passer, & je crois qu'ils n'ont pas tort; car plus les hommes ont de science, plus ils veulent en acquérir; semblables aux avarés, & aussi malheureux qu'eux, ils accumulent des trésors dont ils ne jouissent guere.

Voici la maniere de compter de plusieurs Nations sauvages. Ils nombrent de haut en

bas 10, ci



Quand ils veulent exprimer 40, ils marquent 4 au bas de la colonne à gau-

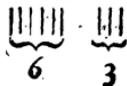
che.



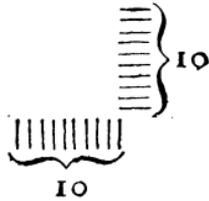
Quand ils veulent dire soixante ils marquent 6, &c.



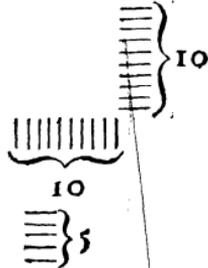
Pour exprimer 63.



Pour nombrer 100, ils
font une équerre.



Pour compter 500 . . .



Ainsi du reste. Ils se servent de terre rouge pour tracer sur une planche ; ou ils le font sur le sable avec un bâton ; c'est à peu près comme nous nombrons avec les jettons. Tout homme est naturellement Arithmétique & Géometre, eu égard à ses besoins : si on en doutoit, je n'en donnerois d'autre preuve que l'arc & les fleches. Tous les Sauvages répandus sur les différens points du Globe, connoissent cette arme meurtriere ; & il seroit absurde de dire que cette invention s'est communiquée d'une nation à l'autre.

Il y a près de trois siècles, dit l'Auteur

fort
pas
ce,
aux
c-
ent

rs
en
ls
o

des Recherches philosophiques, que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce tems d'amener des Américains en Europe; on a essayé sur eux toute espece de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom. Je le crois bien, il y a apparence que les Espagnols en meneront encore bien long-tems en Espagne, avant que d'en trouver un qui se fasse *un nom* dans les sciences, puisque, parmi les Espagnols même, on ne connoît guere que l'Auteur du Roman de Dom Quichotte qui s'en soit fait un. Mais généralement les Indiens ont plus de bon sens que leurs tyrans: ils sont peut-être moins habiles dans les futilités; mais aussi ils sont moins fourbes. Connoît-on une Nation plus abrutie, plus ignorante, plus sauvage & plus barbare que l'Espagnole. Je défie qu'on me la nomme. Mr. de P** n'a sans doute jamais voyagé en Espagne: si l'envie lui en prend un jour, je lui conseille de faire bonne provision, sans quoi il courroit risque d'y mourir plutôt de faim, qu'en parcourant depuis l'Istme de Darien jusqu'au Brésil, ou depuis le lac Ontario jusqu'à la Californie.



CHAPITRE XI.

*Des Établissemens des Jésuites au Paraguay ;
des Bâtimens des Péruviens ; de leurs
Mines de Fer & de Guivre.*

L'Éloge qu'a fait Mr. de Montesquieu, dans son Esprit des Loix, des établissemens des Jésuites au Paraguay, étoit bien mérité, & ce grand homme avoit été assurément bien informé de leur état & de leur police.

Il seroit ridicule de dire que les Jésuites n'ont pas consulté leurs intérêts, en formant ces établissemens ; mais qu'importe de quelle maniere on entreprenne de faire le bonheur des hommes, pourvu qu'on y réussisse : il vaut toujours mieux que ce soit en faisant son profit, qu'en se ruinant : car il y a peu de particuliers, que dis-je ? il n'y a pas même de Prince qui fût assez généreux pour faire le bonheur public, sans que son intérêt personnel y eût part.

Les Jésuites ont rassemblé plus de cent

mille Sauvages errans & vagabonds dans les forêts, & en ont formé des Sociétés où tout étoit en commun, à peu près comme parmi les Hernautes, où rien ne manque à chaque individu, quoiqu'il n'ait rien en propre.

Les Jésuites ont sans doute été très-circonspects, en ne permettant pas aux Espagnols de venir examiner leurs actions, parce qu'ils auroient vu les profits considérables, qu'ils retiroient de ces établissemens : ils craignoient leur envie & leur avarice; ils craignoient d'être débusqués ou rançonnés ; car les Grands d'Espagne, ainsi que tous les autres Grands, ferment les yeux sur les concussions, pourvu qu'ils partagent avec les concussionnaires ; & les Jésuites ne vouloient partager avec personne : voilà leur crime, & c'est celui qui leur avoit attiré le plus d'ennemis. Mais il est bien absurde de vouloir faire croire que dix-huit à vingt Peres Jésuites, car ils n'ont jamais guere été davantage, ont forcé cent cinquante mille Indiens à être esclaves malgré eux, à être tyrannisés, accablés de travaux & de mauvais traitemens, tandis que toutes les semaines, on leur mettoit les armes à la main

pour les exercer à tirer au blanc ; tandis qu'ils pouvoient , quand ils l'auroient voulu , massacrer les Peres , ou tout au moins leur échapper , comme des lievres ; car les Jésuites n'avoient assurément pas une armée de Soldats Européens pour les garder : & tout animal qui se trouve mal dans un endroit , n'y reste pas , quand il peut s'échapper. Bien loin de tout cela , ces Indiens étoient extrêmement attachés aux Jésuites , & ils se sont désespérés lors de leur expulsion.

On fera sans doute surpris que les Jésuites exercent leurs Colons au maniment des armes ; leur prétexte étoit , qu'ils vouloient se mettre mieux en état de se défendre contre les Sauvages qui venoient souvent piller leurs habitations : ils avoient peut-être d'autres vues , que le public ignore encore , & ignorera peut-être toujours.

Je dois parler ici , en passant , de l'architecture des Péruviens & des Mexicains : je n'ai pas été à Cusco ; mais vingt Auteurs différens s'accordent à dire que les Mexicains étoient bien logés , qu'ils avoient même des édifices magnifiques ; & il plaît à Mr.

de P^{**}. de donner le démenti à tous ces Auteurs. Il dit même que les Péruviens n'ont pas eu l'esprit de couvrir leurs maisons, ni d'y faire des fenêtres, tandis que presque toutes les cabanes des Sauvages ont des toits & des fenêtres. On lit pourtant dans l'Histoire de la conquête du Mexique, que les Mexicains s'étant révoltés contre les Espagnols, Montézuma se mit à une fenêtre de son Palais, (que Mr. de P^{**}. appelle une grange) pour appaiser la sédition, & qu'il y fut blessé.

Cet Auteur dit aussi que les Péruviens n'ont pas eu l'industrie de forger le fer, & qu'ils ont eu celle de durcir le cuivre.

Il y a très-peu de mines de fer au Pérou, & celles que l'on y connoît, sont d'une très-mauvaise qualité, puisque les Espagnols n'en ont jamais pu faire des cloux ; ils cassoient comme du verre, & ils ont été obligés de renoncer à en faire usage. Les mines de cuivre n'y sont pas fort abondantes non plus ; mais il y en a d'une qualité qui donne une espèce de platine, (non pas cette platine qu'on appelle or blanc,) dur comme de l'acier. J'en ai eu une petite du poids

d'environ deux livres , qu'un soldat Espagnol avoit escamotée , comptant que c'étoit un morceau d'or ; & c'est une erreur que de croire que les Péruviens aient eu le secret de durcir le cuivre par artifice , sa dureté lui étant naturelle.

Mr. de P** met encore au rang de la stupidité , de ce que les Péruviens n'ont pas fait usage de la monnoie ; mais les Abyssins , qui sont assurément un des plus anciens peuples policés que nous connoissons , n'en ont jamais fait usage ; & à la Chine , il n'y a point de monnoie d'or ni d'argent ; ces métaux n'y sont regardés que comme marchandise.





CHAPITRE XII.

Que beaucoup de découvertes sont dues au hasard.

CE n'est pas un préjugé, comme le dit Mr. de P**., que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hasard, des grandes découvertes & des inventions utiles. Nous lui en devons au moins la moitié, lesquelles n'ont été perfectionnées que par la réflexion.

Un volcan a fait couler la matière que contenoit une mine d'or, d'argent, de cuivre & de fer ; l'homme a connu que cette matière étoit fusible : son industrie, aiguillonnée par la nécessité, s'est appliquée à la rendre propre à son usage, soit pour les armes, les ustensiles d'agriculture, ou de ménage, ainsi que pour les décorations du luxe.

Un feu allumé sur du sable a fait couler le verre, & l'on a connu cette matière.

Avant l'invention de la Typographie,

on imprimoit avec des figures de bois sur de la terre , du cuir , de la toile , &c. Il n'a pas fallu de grands efforts de génie , pour imaginer qu'on pourroit faire de même avec des caractères , qui , d'ailleurs , au commencement , étoient assez grossiers , puisque toutes les lettres n'étoient pas mobiles & détachées , comme elles sont aujourd'hui ; on jettoit au moule des mots entiers avec du plomb ; mais on a perfectionné l'Art de l'Imprimerie petit-à-petit.

Des arbres flottans sur l'eau , ont fait connoître qu'avec des vaisseaux de bois on pouvoit voguer sur cet élément ; on a commencé par creuser des arbres pour en faire des canots.

Deux verres à bécicles , placés par le hasard l'un derrière l'autre , ont donné l'idée des lunettes ou télescopes.

Une pomme tombée d'un arbre , a donné celle des loix de la gravitation.

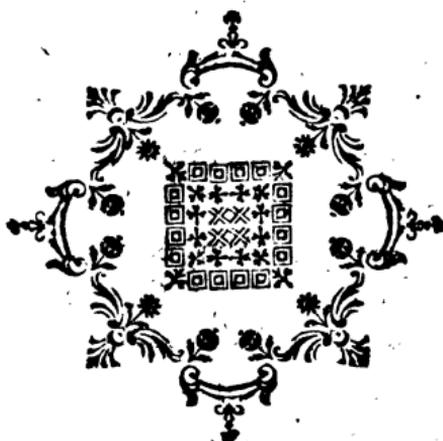
Quand Bacon , ou Schwartz , trouverent que le salpêtre & le soufre unis , s'enflamoient , ils étoient d'abord bien éloignés d'en connoître tous les effets ; ils n'avoient en vue qu'un amusement chymique , une

recréation physique ; l'expérience & la réflexion leur ont fait trouver plus qu'ils n'avoient cherché : de là, l'invention de le concentrer dans des tubes, pour lancer des globes de pierre & de fer. Je n'aurois jamais fait, si je voulois récapituler toutes les découvertes qui sont dues au hasard.

Celle à jamais mémorable du Nouveau Monde, dit Mr. de P**, est si peu l'effet du hasard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir sept ans avant la date de sa première navigation, en 1492. Il employa tout ce tems à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé si-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un Moine intrigant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle : cet événement m'a toujours frappé, &c.

Cette découverte mémorable, à jamais exécration pour les Américains, est cependant due au hasard, n'en déplaise à l'Auteur des Recherches philosophiques. L'existence du Nouveau Monde avoit été assurée à Colomb par un Pilote, qu'une tempête avoit jetté

jetté sur les côtes de l'Amérique : plusieurs Historiens ont rapporté ce fait. Il en est de même à l'égard d'Améric Vespuce, qui n'entreprit ses courses , qu'après avoir été instruit comme Colomb l'avoit été.



CHAPITRE XIII

Qui traite des Réflexions Politico-Philosophiques un peu sauvages.

LES Réflexions philosophiques de Mr. de P** sont généralement très-dures quand il s'agit des Rois; mais sur-tout celle-ci où il dit, » que l'Amérique & l'Afrique ne sont peuplées que de Sauvages; que le despotisme a occublé l'Asie, & pénètre en mille endroits en Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le tems même que les Philosophes élèvent de toute part la voix contre le despotisme & contre la tyrannie des Princes, qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; que cependant ils s'imaginent qu'ils regnent, comme si on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point, qu'on peut contraindre, qu'on peut immoler; mais qu'il y a moins de distance du ciel à la terre, que d'un Roi à un tyran ».

Voilà des Réflexions qui, si elles étoient vraies, prouveroient tout au moins que les peuples civilisés de l'Europe, sont infiniment plus malheureux que les Sauvages de l'Amérique. Je n'ai pas sujet d'aimer les Rois, ils ne m'ont jamais fait que du mal ; mais la vérité m'oblige de dire, qu'il leur est bien difficile aujourd'hui de régner sur des soi-disans Philosophes, qui ne sont la plupart que des raisonneurs ; & sur des peuples aussi inconséquens, aussi inquiets, & aussi légers que le sont les Européens.

Qu'on ne me dise pas que ce sont les Rois qui les ont rendus tels ; ce seroit dire une absurdité : ce sont les peuples qui font les Rois, & il y en a peu qui naissent méchans ; mais ils le deviennent la plupart par les intrigues de ceux qui les approchent.

Un Prince accoutumé à être trompé, devient méchant, dur, acariâtre, croit que tout le monde le trompe, & se méfie de tout le monde ; sa méfiance est une guerre perpétuelle avec celle des sujets, lesquels cherchent, à leur tour, à le duper autant qu'ils peuvent.

J'ai remarqué avec douleur que des Prin-

III.

Philoso-

de Mr.
 es quand
 le-ci où
 ique ne
 te le des-
 en mille
 e mena-
 e que les
 la voix
 tyrannie
 s les mé-
 ennemis,
 endant ils
 me si on
 n'est pas
 qu'on peut
 mais qu'il
 terre, que

ces qui avoient le meilleur cœur du monde, étoient regardés comme les tyrans & les fléaux de leur peuple; parce que, ne pouvant suffire à tout, ils sont obligés de confier l'administration d'une partie de leur puissance à des monstres, qui n'en abusent que trop souvent, & à l'insçu de leur maître.

Ces exemples sont malheureusement si communs, que personne ne les ignore, hors ceux qui devoient en être informés. Aussi, quand on dit qu'un Roi est un tyran, cela ne signifie rien autre chose, sinon que ceux qui l'environnent, ceux qui sont revêtus de son pouvoir, sont des tyrans; jamais un homme seul n'a eu la puissance d'en tyranniser plusieurs, s'il n'a été secondé par plusieurs autres.

Mais quel intérêt les Rois auroient-ils aujourd'hui de tyranniser leurs sujets de gaieté de cœur? On me dira peut-être; leur ambition aujourd'hui ne se porte guere qu'à maintenir leurs droits, & à se précautionner contre les surprises de l'ennemi: ils ne sont plus des conquérans injustes & dévastateurs.

Dirai-je d'où provient la misère dont on se plaint tant : c'est du partage trop inégal des richesses ; les uns ont trop, & les autres n'ont rien du tout. Je fais que ce mal est sans remède ; mais j'ose dire, que tant qu'il subsistera, les trois quarts & demi des peuples de notre hémisphère seront dans la misère, & regarderont les grands, ou les riches, comme leurs tyrans.

Si tous ces maux étoient inévitables aux États policés, je dirois toujours que les trois quarts & demi des hommes qui les composent, sont bien moins heureux que les Sauvages ignorans, sans besoins, sans soucis, &c. Déplorons au contraire notre esprit & notre industrie, qui nous ont fait imaginer des superfluités, qui, de jour en jour, nous deviennent d'autant plus nécessaires, que l'habitude ne nous permet plus de nous en passer sans souffrir.





CHAPITRE XIV.

*Réfutation des Preuves dont Mr. de P** se targue dans la Défense de ses Recherches philosophiques, que les Hommes & les Bêtes de l'Europe dégèrent en Amérique.*

CET AUTEUR rapporte dans sa Défense, pour prouver que les Européens dégèrent en Amérique, un passage de l'Histoire naturelle & politique de la Pensylvanie, par Mrs. Bertrand & Calm, qui disent, que dans l'Amérique Septentrionale, les Européens dégèrent sensiblement; que leur constitution s'altère à mesure que les générations se multiplient; qu'on a remarqué dans la dernière guerre, que les hommes nés en Amérique, ne pouvoient pas supporter aussi longtems que ceux qui étoient venus d'Europe, les travaux des sieges, & les fatigues des voyages de mer; qu'ils mouroient en grand nombre; qu'il leur est pareillement impos-

sible d'habiter un autre climat sans être sujets à quantité d'accidens qui les font périr.

Tout ceci est aussi faux qu'inconséquent; la maniere dont on fait la plupart des observations, est de généraliser des faits qu'on ne devrait que particulariser, & souvent de particulariser ceux qu'on auroit dû généraliser.

Quoi, parce qu'il y a des hommes, & le nombre à la vérité n'en est pas petit, que l'ivrognerie, la vie crapuleuse, & le commerce qu'ils ont avec les Négresses qui leur communiquent le mal de la Guinée, ont abrutis & énervés; s'ensuit-il delà que tous dégènerent? Non, non, il s'en faut bien; & il y a des hommes d'une vie réglée à Philadelphie, à la nouvelle York, à Boston, à la nouvelle Orléans, à la Jamaïque, à la Martinique, aux Barbades, &c. qui ont autant de santé & de courage, que ceux qui sont en Europe.

Tous ceux de notre hémisphere, en arrivant en Amérique, paient le tribut au climat par une bonne fièvre: je l'ai payé comme les autres, & il est ridicule de dire, qu'il est impossible aux Américains d'habiter un

autre climat sans être sujets à quantité d'accidens qui les font périr; comme si nous n'avions pas tous les jours l'exemple devant les yeux, que le changement de climat en Europe même, est nuisible aux Européens.

Les armées Allemandes & Françaises, quand elles font les campagnes en Italie, périssent comme des mouches à l'approche de l'hiver; & le climat de l'Allemagne a toujours désolé les armées Françaises.

Tous les animaux domestiques, continue Mr. Calm, que l'on voit ici, y ont été apportés par les premiers Européens qui y ont abordé; les Sauvages naturels n'en avoient point, & même à présent, ils se soucient peu d'en avoir ou d'en élever: tout le bétail dégénere peu à peu, & devient beaucoup plus petit qu'il n'est en Angleterre.

Je répondrai à cela, que les bœufs qu'on a abandonnés à eux-mêmes dans les forêts, sont généralement aussi gros que ceux que l'on voit en Angleterre; & que les bœufs domestiques qui sont réduits à multiplier toujours dans les mêmes races, dont chacune est ordinairement peu nombreuse, restent plus petits: les chevaux perdent de

leur beauté; mais ils gagnent beaucoup en bonté; j'ai eu un cheval né aux environs de Bofon, qui étoit aussi infatigable que sobre; il mangeoit de tout, jusqu'à du poisson sec, & j'ai fait souvent, avec ce cheval, vingt-cinq lieues par jour.

Les brebis & les moutons viennent sans doute plus petits, quand on n'a pas soin de renouveler les béliers; mais les chevaux & les moutons dégénèrent aussi en Espagne, si l'on n'a pas soin de renouveler de tems en tems les haras & les bergeries d'étalons & de béliers de Barbarie.

Les chevaux & les moutons dégénéreroient de même en Angleterre, si l'on n'y avoit pas la même attention; & il n'y a pas de pays au monde, où les chevaux & les moutons, même ceux du Nord, de l'Allemagne & de la Pologne, (c'est-à-dire, les chevaux), dégénèrent plus que dans certaines provinces de France, parce qu'on y néglige de renouveler les espèces: la moitié des chevaux des payfans n'y sont pas plus gros que des chevres. Or, je demande à ces Messieurs les Naturalistes, d'où proviennent ces causes? S'ils me disoient que c'est de la malignité du climat, je les enverrois à l'école.

Ne voyons-nous pas que le mélange des différentes nations, produit une belle espèce d'hommes, & que ce mélange est plus avantageux à la population.

Il y a apparence que si les nations Américaines sont peu fécondes en population, ou du moins ne le sont pas tant qu'elles devroient l'être; la cause est en partie, de ce que les races ne se croisent pas assez parmi eux, ou souvent les plus proches parens se conjoignent.

Un habile laboureur se gardera bien de semer du froment ou du bled dans le même terrain qui en aura produit pendant trois ou quatre ans consécutifs; il cherchera toujours des semences ailleurs que chez lui.

La plupart de Messieurs les Observateurs auroient souvent besoin de lunettes, & je crois très-fort qu'on a fait infiniment plus de progrès dans les observations astronomiques, que dans celles de la nature des animaux & des végétaux.

L'Auteur des Recherches philosophiques, dit que la chair des taureaux est plus mauvaise en Amérique qu'en Europe: le taureau est un mauvais manger par-tout, quand il est

vieux ; on ne mange en Europe que des bœufs & des vaches ; en Amérique ; quand on chasse les bêtes à cornes , on ménage les vaches & les genisses , & on ne tue les jeunes taureaux , que quand on a envie d'avoir de la viande fraîche : car , pour celle des vieux taureaux , on l'abandonne aux oiseaux de proie ; on ne veut que le cuir.

Si l'on envoie d'Europe beaucoup de salaison dans les Isles de l'Amérique , ou ailleurs où il y a peu de bestiaux , puisqu'il n'y a point de prairies , excepté à St. Domingue & à la Jamaïque ; c'est qu'on y préfère la viande salée à celle qui est fraîche , dont on mange très-peu dans les climats chauds ; & que véritablement , le bœuf d'Irlande est préférable à un taureau sauvage , ou à la viande qu'on y saleroit ; mais il y a quelques Colons qui élèvent des bœufs domestiques pour leur usage , & dont la viande est aussi bonne que celle d'Irlande , sur-tout s'ils se servent de sel de France , qui est le meilleur pour les salaisons , & que les Irlandois préfèrent à tout autre.

Les lions & les tigres n'ont pas dégénéré en Amérique , puisqu'il n'y en a absolument

point : & Dom Pernety s'est trompé sur cet article, d'après les Auteurs, Zarate, &c.

J'ai vu plusieurs Pumas morts & en vie ; ils ne sont pas plus des lions que des ânes ; ce sont des animaux naturels & indigenes en Amérique, qu'on ne trouve nulle part ailleurs ; il en est de même du Jaguar & du Cougour, qui ne sont pas des tigres.

Il n'y a rien d'étonnant, si les Negres ne peuplent pas en Amérique, c'est-à-dire, ceux qui sont dans la Méridionale & aux Isles ; car ils sont peu nombreux dans la Septentrionale, dont le climat ne leur est d'ailleurs pas favorable ; il n'y a rien de surprenant, dis-je, qu'ils propagent peu, quand on considère les traitemens indignes & l'avarice de leurs tyrans, qui leur donnent à peine de quoi se nourrir ; la plupart meurent d'inanition : les Négresses se font souvent avorter, ou étouffent leurs enfans au berceau ; j'ai vu une de ces malheureuses avec deux petits Négrillons, à qui son maître donnoit par jour une livre de mauvaise farine qu'elle délayoit dans de l'eau & un peu de sel ; elle n'avoit absolument rien de plus, sinon qu'elle pouvoit manger des can-

nes de sucre tout fon foul à la dérobee ; auffi la mere & les enfans n'étoient que des spectres ambulans. Il y en a beaucoup qui font employés aux sucreries des Isles, qui font dans ce pitoyable état : mais le mensonge de Mittelberger, que Mr. de P** a relevé, mérite d'être réfuté. Je dis donc qu'il est faux que les Colonistes Saltzbourgeois & autres Allemands, soient dans la misere en Pensylvanie & dans les autres provinces Septentrionales. Les paresseux & les ivrognes y font sans doute auffi gueux qu'en Europe ; mais on ne peut avoir plus de soin & de charité que n'en ont les anciens Colons pour les nouveaux venus : d'ailleurs, les vivres ne manquent pas plus dans ce pays-là, que l'eau dans la riviere.

L'hospitalité des Sauvages n'est pas une grossièreté, ni une chose indifférente ; elle est un bienfait dicté par la nature, qui nous avertit qu'un voyageur a besoin de nos secours. Quand un étranger voyageoit chez les Germains, dit Tacite, & qu'il avoit séjourné trois jours dans une maison, on le menoit dans une autre, si la nécessité l'obligeoit à s'arrêter plus long-tems ; il en est de

même chez les Sauvages de l'Amérique ; ils ne font pas des révérences & des courbettès à la françoise, ni des génuflexions & des cérémonies à la chinoise : quand un voyageur arrive dans une cabane, le maître lui tend la main & lui dit : Frere, sois le bien venu ; & s'il y a une bonne piece de gibier en réserve, il la fera servir *extra*. Les Quakers ne font pas plus de cérémonie quand ils reçoivent un étranger.

Il est faux qu'il y ait une mal-propreté dégoûtante dans leurs cabanes & leurs cuisines ; ils n'ont assurément pas des cuisiniers François ; cependant ils font quelques ragoûts appétissans ; mais le plus souvent, leurs mets ne sont que bouillis, rôtis, ou grillés ; ils ne font jamais usage de bouillon, ils le jettent.

Mr. de P**., dans sa Défense, paroît fort surpris que Mr. de la Condamine puisse être contredit ; comme si, pour être Géomètre, on étoit infallible : ce savant a-t-il donc vu tous les Américains ; lui, qui a presque toujours été confiné dans les montagnes du Pérou ? Il peut avoir vu quelques Sauvages, quand il a descendu le Maragnon ; mais il

n'en a pas vu des millions d'autres qui sont dans les autres parties : ainsi, quand il auroit dit que ceux qu'il a vu étoient des stupides, cela peut être vrai ; mais il ne s'ensuit pas de là que tous soient des stupides.

Au reste, si tous les Géomètres & les Académiciens de l'Europe disoient noir, quand j'ai vu blanc, je ne les en croirois pas pour cela.

Il n'est pas vrai non plus que les Caraïbes ont si peu d'esprit & de conception, qu'ils vendent le matin leur lit, & qu'ils s'en repentent le soir : la vérité est que, comme ils travaillent fort joliment leurs hamachs, les Européens font tout ce qu'ils peuvent pour les engager à les vendre, ce qu'ils ne font pas volontiers de sang froid ; pour cela, les Européens commencent par leur faire boire du Tafia, & les soulent enfin ; alors, ceux-ci vendent ce qu'on veut leur acheter, & souvent on les friponne ; quand ils sont revenus en sang froid, ils en sont très-fâchés.

N'avons-nous pas tous les jours en Europe quantité d'ivrognes qui se vendent eux-mêmes, & qui en sont très-fâchés, lors-

qu'ils sont dégrifés ? La moitié de nos soldats ont été dans ce cas. Je ne discuterai pas sur les Negres blancs , je n'en ai jamais vu en société ; j'ai vu quelques Blaffards , & il n'y a pas de doute que c'est une maladie qui les a rendus tels.

Pour ce qui est du grand Lama , je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma révérence , & j'ignore très-fort s'il ne mange que deux onces de farine , pétrie avec du vinaigre , à son dîner ; si cela est , j'aimerois mieux être le marmiton du Pape , que d'être le Grand-Prêtre des Tartares.

Je n'ai pas eu le plaisir non plus de voir des Géans Patagons ; mais si en tout cas une telle race d'hommes existoit en Amérique , cela prouveroit encore qu'ils ne sont pas descendus d'Adam & d'Eve , & que ce seroit une espece particuliere d'hommes ; ou que les descendans d'Adam en Europe , auroient dégénéré , s'ils avoient été jadis de la taille de ces Géans.

A l'égard du froid & du chaud qu'il fait en Amérique , il est certain qu'il y fait plus froid & moins chaud aux mêmes degrés , qu'en Europe & en Afrique ; mais la diffé-
rence

rence n'est pas aussi grande qu'on le dit; généralement on ne voit pas d'hiver plus rigoureux en Canada, que ceux que j'ai vus à Berlin depuis quatre ans; les Etés sont superbes dans l'Amérique Septentrionale; ils ne sont pas extrêmement chauds dans les istes, parce que l'air y est toujours rafraîchi par des vents légers & réglés. Je n'ai pas été assez avant dans le Sud, pour juger de sa température; mais je crois que l'Auteur des Recherches philosophiques se trompe, quand il dit que c'est le froid qui a empêché les navigateurs d'approcher du pôle Antarctique, aussi près qu'on a fait de l'autre pôle: car, les Européens, pour voyager au Nord, prennent la saison, & n'ont qu'un petit trajet à faire, en comparaison de celui pour aller d'ici au Sud. Pour réussir à découvrir le pôle Antarctique, il faudroit qu'on équipât trois à quatre bons vaisseaux, bien pourvus d'hommes en santé & en provisions fraîches, dans un port de la mer du Sud, qui seroit le plus voisin du pôle, & qu'on en partît dans la saison convenable: alors, je suis persuadé qu'on en approcheroit d'aussi près qu'on a fait du pôle Boréal.



CHAPITRE XV.

Conclusion.

IL s'ensuit de tout ce que j'ai dit ci-devant, que le sol du terrain en Amérique, bien loin d'être dégénéré, est neuf, & généralement meilleur que celui de notre hémisphère ; que les productions naturelles & exotiques y sont bonnes & abondantes ; que la quantité prodigieuse d'animaux & de végétaux, y ont retenu les hommes plus longtems dans la vie sauvage, par la facilité qu'ils ont eue de se vêtir & de se nourrir : que les Sauvages sont assurément inférieurs en esprit & en science aux Européens ; mais qu'ils n'ont pas moins de bon sens, de raison qu'eux ; & qu'ils sont généralement aussi robustes, aussi braves, & plus heureux.

Leurs chagrins, leurs soucis, semblables à ceux des enfans, se dissipent comme la fumée, & ne leur rongent pas le cœur. Le nécessaire physique satisfait, ils s'inquiètent

peu du reste. La mort n'est rien pour eux ; leur vie n'est pas un tourment. On ne trouve pas parmi les Sauvages, des hommes absorbés dans leurs pensées, tels que nos grands esprits, que nous appellons Philosophes du premier ordre, qui sont sans cesse occupés à produire de grands & inutiles discours sur le bonheur, qu'ils ne connoissent pas, puisqu'il n'y a pas de vrai bonheur sans la tranquillité de l'ame & le contentement de l'esprit.

On ne trouve pas, parmi les Sauvages, des Auteurs occupés à porter leurs productions aux magasins de la réputation ; c'est-à-dire, chez les Libraires ; & qui, après avoir travaillé comme des ânes de Meunier, n'ont souvent que du son comme eux pour toute nourriture : comme eux, souvent encore, ils ont les écrivains d'importance, quand ils s'avisent de vouloir être d'une opinion contraire à celle de leurs maîtres ; c'est-à-dire, aller à droite, quand il faut aller à gauche.

Les Sauvages pensent comme ils veulent ; ils mangent quand ils ont appétit ; ils dorment quand ils ont sommeil ; ils se prome-

nent quand il leur plaît ; ils ne se tourmentent pas l'esprit sur l'avenir , & leurs travaux sont des amusemens. Il est vrai qu'ils ont la vilaine habitude de manger quelquefois leurs prisonniers.

Voilà une vie de cochon , dira-t-on : il faut cependant que cette maniere de vivre ne soit pas aussi mauvaise qu'on pourroit le dire , puisque les trois quarts de nos grands Seigneurs vivent ainsi ; la différence qu'il y a entr'eux & les Sauvages ; c'est qu'au lieu de manger des prisonniers , ils mangent souvent leurs créanciers.

FIN.

2
3
3
1